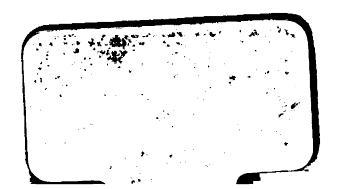






NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES.

NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES,

OU DES

FIGURES SYMBOLIQUES ET SACRÉES

DES EGYPTIENS ET DES GRECS,

UTILE A L'INTELLIGENCE DES MONUMENS MYTHOLOGIQUES DES AUTRES PEUPLES.

PAR ALEXANDRE LENOIR,

Administrateur du Musée impérial des Monumens français, Conservateur des objets d'art de la Malmaison, Membre de l'Académie celtique de France, de la Société philotechnique, de l'Athénée de la Langue française, de l'Académie italienne et des Sociétés libres des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, de Soissons, du département de la Loire inférieure, etc. etc.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Au Musée impérial des Monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain.

JANVIER 1810.

MYTHOLOGIE

DES

GRECS.

SECONDE PARTIE.

EXAMEN DES DOUZE GRANDS DIEUX DES GRECS ET DES ROMAINS.

Après avoir traité du Dieu Saturne et de quelques personnages mythologiques que les anciens ont considérés comme autant de divinités faites à son image, nous examinerons les douze grands Dieux des Grecs et des Romains, appelés *Dii majorum gentium*, dont voici les noms : Jupiter, Junon, Vesta, Minerve ou *Pallas*, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure, Neptune, Vulcain et Apollon.

Marbre grec representant un Zodiaque.

Ce monument que nous allons décrire et dont nous avons la gravure sous les yeux, est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans cet ouvrage, en disant que les Dieux de la fable n'étaient qu'une image allégorique des constellations et des signes du Zodiaque.

Ce monument, sculpté en marbre et conservé dans la collection Borghèse, est un Zodiaque sur lequel on a représenté les grandes divinités, *Dii majorum gentium* (1). Nous avons divisé ce monument en deux planches, pour en faire mieux connaître les détails. La première, n° 37, représente d'abord l'ensemble du monument tel qu'il existe, mais dessiné en perspective (*voy.* le n° 1). C'est une espèce de table circulaire montée sur un tronc de colonne, autour de laquelle on a sculpté les douze signes que le Soleil couvre successivement pendant le cours de l'année, et l'on voit au dessus de chaque case solaire la tête, en relief, de la divinité avec laquelle les signes sont en rapport. La forme du monument, la manière dont il est monté sur un fût de colonne, l'espèce de creux que nous voyons dans le milieu de la partie supérieure, tout nous autorise à croire que c'est un autel que l'on avait consacré à tous les Dieux. On voit ensuite le développement de la partie supérieure de l'autel, prise géométralement, même planche, n. 2, ce qui découvre entièrement les têtes dont il est orné. Ces têtes sont ainsi rangées en cercle : 1. Jupiter, 2. Minerve, 3. Junon, 4. Cérès, 5. Neptune, 6. Pluton, 7. Mercure, 8. Bacchus, 9. Apollon, 10. Diane, 11. Mars, 12. Vénus et l'Amour.

Ce qu'il y a de remarquable dans ce monument, c'est qu'en tête de chaque signe céleste que l'on a sculpté autour

(1) Le Zodiaque, comme on sait, est un cercle qui coupe l'Equateur en deux endroits, entre les tropiques du *Cancer* et du *Capricorne*; c'est pour cela que les anciens ont considéré ces deux signes comme les deux portes du ciel. Le Cancer est désigné sous le nom de *porte des hommes* ou du *Soleil*, et le Capricorne sous celui de *porte des Dieux*,

du bandeau de l'autel, que nous avons gravé séparément planche 58 et planc. 57, n° 2, on voit à la place de la divinité, l'animal symbolique qui lui était consacré, ou tout autre emblême fait pour la représenter hiéroglyphiquement, prendre sa place dans le signe où elle a effectivement son domicile dans le ciel, de manière que ce monument est une représentation exacte de la sphère.

Nous considérons, en conséquence, ce Zodiaque comme l'image d'une période solaire, laquelle commence sous *Ariès*, ou sous le signe du Bélier, ainsi qu'on le voit sur la gravure; ce qui remonte cette époque céleste à celle du déluge d'Ogigès et de Deucalion, terme de la période solaire sous le signe du Taureau, si fréquemment représenté sur les monumens égyptiens.

(N° 1.) La Chouette qu'on a placée ici devant *Ariès* représente Minerve, parce que cette Déesse prend son domicile dans le Bélier (1). Le Taureau, que l'on a représenté dans le moment où il brise l'œuf Orphique, symbole du monde,

(1) La Chouette devrait se trouver en tête du Bélier et non pas à la quatrième frise ou division du monument, comme on le voit ici. Le dessin a été fait à Rome, et cette faute est due au dessinateur qui n'a pas connu le sujet du monument qu'il traitait et qui a cru pouvoir, sans inconvénient, diviser son bandeau circulaire en autant de parties égales.

Sur le monument toutes les figures se suivent sur une seule et même ligne, de manière que la queue des *Poissons*, que l'on voit sur la frise 4, devrait la terminer, comme la Chouette devait commencer la frise première. Nous avons la preuve de ce que nous avançons par la gravure elle-même, qui fait voir auprès des pieds du *Bélier* le bout de la queue de la *Chouette*.

est précédé d'une Colombe, l'image de Vénus, l'emblême de la fécondité, laquelle prend son domicile au Taureau. C'est aussi parce qu'Apollon prend son domicile dans les Gémeaux que l'on a placé devant ce signe le fameux trépied sur lequel ce Dieu rendait ses oracles à Delphes. Mercure a son domicile dans le Cancer (*voy.* le n° 2), et ce signe est précédé d'une Tortue, l'image de ce Dieu (1). Jupiter prend son domicile dans le Lion; aussi voyons-nous son Aigle placé devant le signe solsticial et déployer ses ailes en triomphateur. La Femme porte-épi, ou la Vierge, est représentée sous la figure de Cérès; elle est armée des deux torches ou flambeaux qu'elle prit pour chercher sa fille Proserpine que Pluton lui avait enlevée.

La corbeille, ou la cyste mystique, accompagnée du Serpent que l'on voit auprès de la Déesse, est la célèbre corbeille des mystères de Bacchus et de Cérès; c'est aussi le coffret d'Isis, etc. On voit dans la cyste deux rayons de miel ou deux gâteaux, de forme pyramidale, dont parle Aristophane dans son cœur des Guèpes; c'est donc un symbole de l'abondance qui couvre la terre lorsque le Soleil entre dans le signe de la Vierge pour y prendre son domicile. La Balance que l'on voit ici est soutenue par l'Amour, parce que ce signe est le domicile de Vénus; il est également précédé d'un bonnet de forgeron, symbole de Vulcain, lequel prend place sous la Balance (*voy.* le n° 3), et c'est pour cette raison qu'on lui fait épouser la mère des Amours. La figure du Loup accompagne le Scorpion

(1) *Voyez* pourquoi, tome 1er, page 113.

comme dans le ciel. Cet animal pourrait être aussi l'image de la Louve qui allaita Rémus et Romulus, que les Romains disaient être les enfans de Mars; cette Louve serait donc, dans cette circonstance, l'image du Dieu des combats, lequel prend son domicile dans le Scorpion. Procion, le chien de Diane précède le Sagittaire, parce que cette Déesse y prend son domicile. Par la même raison, les mythologues ont armé Diane d'un arc, de flèches et d'un carquois, et lui ont supposé du goût pour la chasse. (N° 4.) Le Capricorne, l'image de Saturne, le fameux Mendès ou le Dieu Pan, symbole de l'âme du monde ou du principe créateur, est précédé, sur ce monument, par Ménalipe, ou le Cheval céleste (1). Entre le Capricorne et le Verseau, on voit un Paon, ou l'oiseau de Junon, parce qu'effectivement cette Déesse prend son domicile un peu au dessous du Verseau. Enfin le Dauphin d'Arion est ici à la place du Dieu Neptune, qui prend son domicile dans les Poissons (2). Nous allons maintenant traiter en particulier les divinités qui forment l'ensemble de ce beau monument, en suivant l'ordre dans lequel elles ont été sculptées.

JUPITER.

Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, considéré comme le souverain des Dieux, est l'image du feu céleste qui embrâse la Nature et lui donne le pouvoir de créer. Suivant

---

(1) *Voyez* page 78, ce que nous avons dit du Dieu des enfers.

(2) *Voyez* page 83, l'article qui concerne Neptune.

les anciens, il imprime le mouvement et la vie; il est l'âme du monde, l'esprit, l'éther, le moteur universel et le créateur de toutes choses. *Largitor bonorum*, comme l'appelle Hésiode. Il est tout ce qui se meut et tout ce que l'on voit : *Jupiter est quodcunque vides, quodcunque moveris.* Voici ce que nous apprend la traduction d'Apulée, d'après Orphée, sur le maître des Dieux :

Jupiter omnipotens est primus et ultimus idem;
Jupiter est Caput, et medium : Jovis omnia munus.
Jupiter est fundamen humi, ac stellantis olympi.
Jupiter et mas est, et nescia fœmina mortis.
Spiritus est cunctis, validi vis Jupiter ignis,
Et Pelagi radix, Sol, Luna, est Jupiter ipse,
Omnipotens Rex est, rerum omnis Jupiter author,
Namque sinu occultans, dulces in luminis auras
Cuncta tulit, sacro versans sub pectore curas.

Les anciens mythologues comptent jusqu'à trois Jupiter, symbole des trois âges du monde; c'est le *Rouach* des Persans, le *Spiritus Orbis* des Chaldéens, le *Cneph* des Egyptiens; leur Isis, leur Osiris, tous deux mâle et femelle, comme notre premier homme Adam (1).

Cependant Jupiter, soumis au pouvoir de l'Amour comme les mortels, se sentit percer de douze traits de feu; ce fut le motif de ses douze métamorphoses, ainsi décrites dans le poëme de Nonnus : la première flèche que l'Amour lui décocha, dans cette occasion, était celle qui rendit Jupiter amoureux de la belle Io, métamorphosée

(1) *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet, tome 2, page 13.

en vache et placée ensuite dans la constellation du Taureau. La seconde servit à l'embrâser pour Europe. La troisième pour Proserpine, lorsqu'il prend le nom de Pluton et la forme du serpent. La quatrième lui inspira de l'amour pour Danaé, et il parut à ses yeux sous la forme d'une pluie d'or. La cinquième rendit Jupiter amoureux de Sémélé, et il en eut Bacchus, le Dieu du vin.

La sixième flèche que l'Amour décocha sur Jupiter, fut en faveur d'Egine, et ce Dieu parut devant elle sous la forme d'un aigle. La septième fixa ses regards sur Antiope, et il se montra sous les traits d'un Satyre ou de Pan lui-même. La huitième alluma ses feux pour Léda, de laquelle il s'approcha sous la figure d'un cigne, le symbole de l'harmonie et l'image d'Orphée.

Jupiter se transforme en cigne pour caresser Léda, qui se refusait à ses amours. Nous remarquerons, dans cette circonstance, que le Cigne *Cycnus*, signe céleste, est placé dans le ciel près de la belle Andromède, que l'on appelle *Vierge chaste*. C'est aussi le même Dieu-Soleil, transformé en Taureau au printems, qui enlève Europe, comme il prend ici la forme d'un cigne pour jouir de Léda, parce qu'effectivement ces constellations paraissent ensemble lorsque le Dieu-Lumière et tout-puissant s'élance dans les cieux.

Les anciens ont comparé la voix du cigne mourant au son harmonieux que rendait la lyre d'Apollon. Ce chant délicieux, attribué à l'oiseau habillé de pourpre (1), traî-

(1) Horace a dit, *purpureis ales oloribus*; il y a tout lieu de croire qu'Horace a voulu parler ici de la *pourpre blanche* des anciens.

nant le char d'or de la Déesse des Amours, n'est qu'une fiction poétique; car rien n'est moins reconnu que le chant de cet oiseau. Pour faire connaître l'origine de cette fiction, nous dirons que la lyre d'Apollon accompagne dans le ciel la constellation du Cigne, et qu'unie pour ainsi dire l'une à l'autre par un rapprochement sensible, on a dû reconnaître le cigne pour le symbole de l'harmonie aussi bien que la lyre d'Apollon. On a dit également : le cigne chante ses obsèques et fait entendre une voix douce quand sa langue n'a presque plus la force de se mouvoir :

Dulcia defecta modulatur carmina lingua,
Cantator cycnus funeris ipse sui.

Il est vrai que lorsque la constellation du Cigne passe au dessous de l'horizon, où il est censé mourir, la lyre d'Apollon, le symbole du chant, se voit encore toute entière au dessus de ce même horizon. Revenons aux diverses transformations empruntées par Jupiter pour satisfaire ses amours.

La neuvième flèche de l'Amour lancée contre Jupiter, le rendit amoureux de la nymphe *Dia-Perrebia*, devant laquelle il parut sous la forme d'un cheval. La dixième le fit l'amant d'Alcmène. La onzième de Laodamie et la douzième d'Olympias.

Jupiter, uni aux signes inférieurs, devient Sérapis, Pluton, Apopis, le Soleil d'hiver ou *inferus*; ailleurs Jupiter est le Dieu Pan, Phaëton, le bouc de Mendès, ou l'animal créateur des Syriens; il est Dieu et Roi tout-puissant, *Deus omnipotens*, et présent sur la terre comme aux cieux; enfin c'est un Dieu-Soleil à forme humaine,

comme Osiris. Jupiter, ceint de laurier et de la pourpre, après avoir fourni son illustre carrière, s'assied sur le trône immense de ce vaste univers; remet à son fils la conduite de son char de feu, et lui confie les nouvelles destinées du monde; car nous considérons chaque fable solaire comme l'image d'un cycle ou comme le tableau d'une période de l'Astre du jour.

Nativité de Jupiter.

On fait naître Jupiter en Crète, dans l'antre Dictée, où s'était retirée Rhéa pour soustraire son dernier enfant à la voracité de Saturne, qui les dévorait dès qu'ils venaient au monde, parce qu'on lui avait prédit qu'il serait détrôné un jour par l'un d'eux.

On remarquera sans doute que ce thême a été généralement adopté par les mythologues, lorsqu'ils voulaient peindre, dans leurs fables, une période complète du Soleil, lequel est censé périr, ou perdre son trône, lorsqu'il termine sa course. 1°. Cet Astre y est toujours considéré comme un roi, dont la durée du règne est la figure de la période que l'on veut peindre. 2°. Ce roi est ordinairement menacé de périr de la main d'un fils ou d'un parent ravisseur de son trône. 3°. Pour éviter le sort dont il est menacé, ce roi condamne son fils à la mort en venant au monde, l'expatrie ou le fait exposer à un péril évidemment mortel; mais par un événement inattendu, et pour ainsi dire miraculeux, ce Dieu nouveau, l'espoir des nations, échappe au danger qui le menace, arrive au trône, ou à la gloire, malgré les précautions que prend un père

ou un chef ombrageux et puissant pour l'en écarter. Voilà le fond de la fable, et c'est pour cela que Cronos, ou Saturne, armé de la faulx ou *harpa*, par sa mère, tranche l'organe de la génération à son père Uranus. Jupiter, à son tour, combat contre Saturne, le défait et le chasse de son trône. Osiris est également mutilé et chassé de ses Etats par son frère Typhon. Jupiter éprouve lui-même une guerre sanglante contre les cruels Titans, enfans de la Terre, qui voulaient le détrôner; mais le maître des Dieux, vainqueur de ces monstres à pieds de serpens, le fléau du monde, monta enfin sur son trône divin, après dix ans de combat, et gouverna l'univers du haut de l'Olympe.

Rhéa étant accouchée de Jupiter, elle le fit nourrir par deux nymphes des environs de Crête, et elle confia le soin de son enfance aux Curètes (1). Jupiter, dans la suite, donna à la chèvre qui l'avait nourri, le nom d'Amalthée et la plaça dans le ciel avec ses deux chevreaux. Cette fameuse chèvre est la femme d'Ammon et la mère de Bacchus; elle est aussi fille de Jupiter et femme de Pan: elle est le symbole de la bienfaisance et fournit la corne d'abondance dont les poètes ont fait une divinité. (*Voy.* la planche 39). Suivant Ovide, l'Abondance suivit Saturne lorsque Jupiter le détrona, et nous ne sommes pas

(1) Les Curètes étaient les ministres de la religion sous le règne des Titans. Ils habitaient le mont Ida, où ils s'occupaient des sciences et des arts; ils possédaient surtout celui de la divination. Ces prêtres, guerriers comme les Saliens chez les Romains, les Druides chez les Gaulois, et depuis comme les Templiers, quittaient au besoin l'encensoir, prenaient l'épée et marchaient au combat.

éloigné de penser, d'après les diverses opinions des auteurs, que l'Abondance est la même divinité que Cérès, que l'on considérait comme l'âme du monde.

Amalthée, nourrice de Jupiter.

On représente ordinairement l'Abondance sous les traits d'une jeune nymphe, qui a beaucoup d'embonpoint, des couleurs fraîches, vives, et la tête ornée de fleurs de différentes espèces. Pour vêtement, on lui donne une robe verte chargée de broderies d'or. Elle tient, de la main droite, une des cornes de la chèvre Amalthée, la mère-nourrice de Jupiter sur le mont Ida. Cette corne est remplie de fruits de toutes espèces, de pierres précieuses, de mines d'or, d'argent, et en général de toutes les productions de la terre. De la main gauche elle tient un faisceau d'épis, ou une gerbe de blé négligemment liée, de manière que les épis se dirigent en tous sens. On a quelquefois représenté l'Abondance tenant une corne de chaque main. Des monumens antiques nous en fournissent l'exemple.

Pour connaître cette ingénieuse allégorie, qui tire son origine des différens aspects des constellations, écoutons un auteur qui nous en donne une définition savante. « On faisait d'Ægа une nymphe d'Arcadie, laquelle nourrit Jupiter, et que ce Dieu, quand elle fut morte, plaça aux cieux après s'être lui-même revêtu de sa peau. Il prit de là, suivant Lactance, le surnom d'Ægéen et d'Ægiochus, et il donna à sa chèvre nourricière le nom d'*Amalthée*. Dans Diodore de Sicile, Amalthée est l'épouse d'Ammon, où de Jupiter à cornes de bélier. Ovide en fait une Naïade,

qui habitait les sommets de l'Ida en Crète, laquelle cacha Jupiter dans les forêts, où elle le nourrit par le secours d'une chèvre qu'elle avait, et qui était mère de deux chevreaux. Cette chèvre se brisa une corne contre un arbre ; la nymphe la ramassa et la remplit de toutes sortes de fruits qu'elle présenta à Jupiter. Ce Dieu, devenu grand, plaça aux cieux sa nourrice et la *corne d'abondance* qu'elle lui avait présentée. On dit qu'Hercule chérissait singulièrement Amalthée, et qu'il porta partout avec lui la corne d'abondance.

Il résulte de toutes ces versions qu'Amalthée est tout simplement la belle étoile, couleur d'or, appelée la *Chèvre*, qui est placée à l'épaule gauche du Cocher céleste ; ses petits chevreaux sont quelques petites étoiles que l'on voit près de la main du même Cocher, ou d'*Ericthonius*, auquel on donna, sous ce nom, deux nymphes pour filles, nommées Ægea et Hélice, lesquelles furent considérées comme les nourrices de Jupiter.

La gravure numérotée 39, faite d'après un beau bas-relief antique, nous fait voir Jupiter enfant, au moment où Amalthée lui donne à boire dans une grande corne ; ses deux chevreaux sont peints à ses pieds ; l'un se désaltérant près d'un ruisseau, et l'autre figuré dans un état de repos. Dans l'intérieur de la grotte, on voit un Faune enfant jouant de la flute au sept tuyaux, symbole de l'harmonie universelle, tandis qu'un serpent se dresse autour d'un arbre sur lequel sont perchées deux colombes frémissantes d'effroi pour leurs petits menacés de l'approche du serpent. Au dessus de la grotte est une aigle immense occupée à se repaître d'un lièvre qu'elle a dérobé. Ce tableau pré-

cieux est une copie exacte de la sphère, comme on va le voir.

Dans le Serpent d'Eve, qui s'élève et se groupe autour de l'arbre, symbole de l'abondance, nous verrons le commencement d'une période nouvelle, fixée à l'automne par la présence de cet animal, et par celle de la Vierge, appelée Cérès, qui verse à grands flots sur la terre ses trésors et les fruits qu'elle tient enfermés dans la corne d'Amalthée, avec laquelle elle nourrit son jeune élève. Ainsi, en plaçant à l'Orient de l'horizon ce fameux Serpent dont Jupiter prendra un jour la forme pour s'unir à Proserpine, on verra se dessiner, au zénith du ciel, Pan ou le Capricorne, avec lequel ce Dieu fut nourri, et l'on remarquera, au dessus de cette figure céleste, comme dans la gravure n° 39, l'Aigle s'élancer avec rapidité vers le Lièvre timide qui paraît à l'Occident, près du Cocher, ou d'Erichtonius, ainsi que de la Chèvre d'Amalthée et du fleuve d'Orion dans lequel son petit chevreau se désaltère. Suivant Homère, Hœa prit Jupiter auprès d'elle immédiatement après sa naissance et elle le cacha la nuit dans la grotte du mont Argœus, lequel était couvert de forêts. C'est là que des Colombes, qui paissaient toujours devant les Symplégades (1), lui apportaient l'ambroisie.

---

(1) Les Symplégades, ou les roches *Cyanées*, étaient deux amas de rochers d'une figure irrégulière, à l'entrée du Pont-Euxin, dont une partie est du côté de l'Asie, l'autre du côté de l'Europe, et qui ne laissent entr'eux qu'une distance d'environ vingt stades.

Repos solsticial du Soleil sous le nom de Jupiter.

Jupiter prend son domicile dans le signe du Lion solsticial. La constellation de l'Aigle, placée au dessus de celle du Lion, monte avec lui sur l'horison lorsque le Centaure, placé au dessous, semble le porter sur son dos; tandis que celle du Lièvre paraît sur l'horison à mesure que le Lion monte. C'est ce que nous voyons sur la planche n° 40. Ce groupe antique et en marbre de la collection Borghèse, représente précisément la position de la sphère au solstice d'été. Jupiter en repos est bien l'image du Soleil stationnaire. Placé au centre du ciel, ce Dieu tout puissant arrive vers le Centaure et paraît réellement le monter, tandis que l'Aigle, assis auprès de son maître, le contemple avec dignité. L'auteur du bas-relief, pour remplir plus exactement le sujet qu'il voulait traiter, a mis dans la main du Centaure la figure du Lièvre qui, dans cette position céleste, se montre à l'Orient de l'horizon.

Jupiter-Ammon.

Jupiter portait le nom d'Ammon, lorsqu'on le représentait sous la forme d'un Bélier, ou plutôt sous celle du signe équinoxial du printems. On dit que Bacchus, voyageant en Arabie, fut atteint d'une si grande soif qu'il était prêt à succomber, lorsqu'il implora le secours de Jupiter, qui se montra devant lui sous la forme d'un jeune bélier, et lui indiqua une source d'eau en frappant la terre avec un de ses pieds. Nous rappellerons à nos lecteurs que

les adorateurs du Soleil, théologiquement parlant, considéraient cet astre, à l'équinoxe du printems, comme le *sauveur* du monde, le *réparateur* des maux de l'*hiver*, des courts jours ou des *ténèbres*. Ils donnaient à ce Dieu bienfaisant ou réparateur, la forme du signe céleste dans lequel le Dieu-Soleil se montrait vainqueur des signes inférieurs par son apparition dans le signe qui fixait l'équinoxe du printems, et dans lequel il semblait revivre sur la terre pour commencer une nouvelle carrière, et la poursuivre ainsi, de signe en signe, jusqu'à l'équinoxe d'automne, où il semblait perdre de sa force et vieillir, pour mourir au solstice d'hiver.

C'est par la même raison, comme nous l'avons fait remarquer dans le courant de cet ouvrage, que l'on voit les Egyptiens peindre le Dieu-Soleil sous la figure du Taureau ou du Bélier céleste. Il est Osiris jeune, Osiris rédempteur du monde, que les Egyptiens figuraient aussi sous ces deux emblêmes, qu'ils révéraient et qu'ils consacraient dans leurs temples par des animaux vivans, sous le titre religieux d'*animaux sacrés*, à la conservation desquels ils veillaient, comme s'ils eussent été la divinité même. Aussi Lucien dit, dans son Traité astrologique, que *le Bélier consacré dans les temples d'Ammon, et le Bœuf dans ceux de Memphis, représentaient le Bélier et le Taureau célestes, à l'aspect et à l'influence desquels ces animaux sacrés étaient soumis.*

Il est constant que le fameux oracle de Jupiter Ammon empruntait l'art de la divination d'après les rapports frappans que l'on a remarqué que ce Dieu avait avec les signes célestes, et particulièrement d'après sa position dans le

signe du Bélier, dont il empruntait la figure et les formes à l'équinoxe du printems; comme on voit Bacchus prendre celle d'un Taureau, et Sérapis s'entourer d'un serpent à l'équinoxe d'automne. Ammon ou Jupiter, sous *Ariès* ou le signe du Bélier, était donc considéré comme vainqueur des *ténèbres* et du *mal*, par conséquent comme le réparateur des maux qui affligent la nature.

Pour mieux faire connaître la manière dont les anciens représentaient leur Jupiter Ammon, nous donnons sur la planche n° 41, la gravure de trois camées antiques, de forme ovale, tirés du *Musæum Florentinum*. Dans l'un de ces camées nous voyons que l'on représentait aussi Jupiter Ammon sous la forme d'un *bélier*, comme on a représenté, dans des tems plus modernes, l'Astre du jour paraissant au printems sous *Ariès*, reconnu pour le Dieu réparateur du mal, sous la forme d'un *agneau*. Au dessus de ces trois monumens remarquables, on voit la copie exacte d'un bas-relief du tems des premières époques de l'art en Grèce, représenter, 1° Jupiter armé de son foudre; 2° Junon s'appuyant sur son sceptre, comme nous avons vu la Déesse Isis sur la Table Isiaque; 3° Neptune agitant son trident; 4° Minerve tenant l'olivier à la main en signe de paix. Ces figures, d'une grande beauté et d'un beau style, peuvent servir à l'intelligence des costumes, dont il sera fait mention dans le dernier volume de cet ouvrage.

Tombeau de Jupiter.

Cependant Jupiter, après une longue carrière, mourut dans l'île de Crête. Les Curètes, qui avaient pris soin de son

enfance, prirent celui de ses funérailles et lui élevèrent un tombeau. Suivant Martianus Capella, Jupiter avait en Crête non seulement un tombeau, mais aussi une initiation religieuse très-célèbre, dont les principales cérémonies consistaient à revêtir l'initié de la peau d'un *agneau noir*, pendant les mystères de la nuit. Ailleurs, au printems, à la fête de la lumière ou du Soleil nouveau, pour exprimer publiquement l'heureux retour de l'Astre de bonté, on immolait un *agneau* en l'honneur du Dieu sauveur du monde, on le mangeait au milieu des cris de joie et l'on teignait les maisons en *rouge* (1).

Diverses manières de représenter Jupiter.

Jupiter était ordinairement représenté sous la figure d'un homme majestueusement posé, debout et barbu, enveloppé d'un manteau et laissant une partie du corps à découvert, comme on peut le voir sur les planches 42 et 45. Les principaux attributs de la divinité et de la royauté, la *toute puissance* et la *douceur*, sont très-bien exprimés sur la statue, dont on ignore le nom de l'auteur, et gravée planc. 42 : le foudre de Jupiter est abaissé et dirigé vers les lieux inférieurs, pour caractériser son état de repos. Ce chef-d'œuvre de l'art fait partie des monumens que l'on conserve dans la galerie de Florence. Jupiter fut aussi représenté assis sur un trône, le bras droit armé d'un foudre, tenant de la main droite une Victoire, ayant à ses pieds un aigle et au

(1) Le *rouge* est le symbole du *feu*, ou de la *lumière*, comme le *noir* est celui de l'*ombre* ou des *ténèbres*.

dessous les Géans foudroyés; tel on voit chez les modernes, Dieu le père, environné de toute la gloire céleste, écraser, de ses pieds divins, les Anges rebelles. Les Etrusques donnaient des ailes à Jupiter comme aux autres divinités : on voit aussi ce Dieu dans un quadrige, traîné par des chevaux couleur de feu, ou par des aigles. Le Jupiter-Sérapis portait sur la tête le *modius*, ou boisseau. « Jupiter, dans » l'assemblée des Dieux, dit Martianus, porte sur sa tête » une couronne enflammée; sur ses épaules un manteau, » l'ouvrage de Minerve, et par dessus une robe blanche » parsemée d'étoiles, tenant de la main droite deux globes, » l'un d'or et l'autre d'ambre, tandis qu'il s'appuie de la » gauche sur une tortue; il a à ses pieds des souliers verts, » dont il presse un rossignol : emblêmes auxquels on doit » reconnaître le maître de toute la terre. »

MINERVE.

Minerve, l'image matérielle de l'entendement et de la sagesse divine, accompagne, dans notre Zodiaque grec, le maître des Dieux, que les anciens considéraient comme le principe conservateur de l'univers (1). Suivant les poètes, la Déesse est née du cerveau de Jupiter et elle vint au monde armée de pied en cap, prête à soutenir la puissance créatrice qui lui donna le jour. Elle parut au monde toute disposée à repousser le pouvoir destructeur avec lequel le Dieu-Lumière, ou Jupiter, l'image de la sagesse éternelle, est perpétuellement en guerre. Minerve avait

(1) *Voyez* ce Zodiaque, planches 37 et 38.

plusieurs attributions ; on l'honorait comme la Déesse des sciences et des arts : elle apprit à Apollon à jouer de la lyre. Les hommes lui doivent, ajoutent les auteurs anciens, l'invention des chars et des arts mécaniques. On représente Minerve le casque en tête, armée d'une lance, ayant un bouclier au bras, et sur le pectoral une espèce d'égide ou de plastron, qui est orné de plusieurs serpens et d'une tête de Méduse. Voilà les attributs essentiels de la Déesse, comme on le voit sur la planche 44, la copie fidèle d'une statue antique, en marbre de Paros, conservée dans le Musée Napoléon.

Minerve, selon les Grecs, resta vierge; ils la considéraient comme un autre Jupiter dont elle partageait le pouvoir absolu; ils voyaient en elle la fondatrice de leur ville d'Athènes, et ils l'appelaient en conséquence *Pallas Athena*. Strabon parle d'une statue de Minerve, de la main de Phidias, sur le vêtement de laquelle on lisait le mot ΑΘΗΝΑ; elle tenait une pique à la main et on voyait un dragon à ses pieds : (ce dragon est celui que l'on donne à sainte Marguerite, et le serpent sur lequel la Vierge céleste est montée (1).) On lit dans Pausanias que cette statue était d'or et d'ivoire; que son casque était surmonté d'un sphinx et orné de deux griffons sur les flancs. Minerve était debout, continue le même auteur; sa tunique descendait jusqu'au bout des pieds; sur son estomac on voyait une tête de Mé-

(1) *Voyez* tome 1[er], pages 106 et 144, pourquoi on donne un dragon à sainte Marguerite et un serpent à la Vierge, comme à Isis, et à Proserpine, comme à Minerve.

duse en ivoire, et auprès de la Déesse une Victoire haute de quatre coudées. Elle avait son bouclier à ses pieds; près de sa pique était un serpent; et sur le piédestal qui la soutenait, un bas-relief qui représentait Pandore. Suivant Lucien, Minerve inventa l'art de bâtir les maisons, de filer, de faire des toiles et des étoffes. Son culte était tellement répandu qu'elle avait des temples dans toutes les contrées de l'Asie, et même jusque dans les Gaules. Les Gaulois représentaient leur Minerve assise, vêtue d'une tunique longue sans manches, coiffée d'un casque; mais sans armes.

On connaît une belle peinture antique, conservée à Rome dans le palais Barberin, laquelle nous fait voir Pallas en repos, le casque en tête et assise sur un trône richement décoré. Nous allons essayer à décrire ce monument précieux, gravé par Jean-Jérôme Frezza.

La Déesse a suspendu ses armes, elle est victorieuse et son bouclier est à ses pieds. Pallas, le regard fixe, mais plein de bonté, tient d'une main le sceptre du monde, ce qui est parfaitement désigné par une boule sur laquelle sa main est appuyée; de l'autre, elle présente aux hommes une statue de la Victoire, l'image glorieuse de ses inventions utiles et celle de son triomphe sur l'ignorance. Pallas est donc regardée ici comme la fondatrice des sciences et des arts et comme l'institutrice du genre humain. Le dossier du trône est surmonté de deux génies, symboles de l'éloquence et de la persuasion, attributs essentiels de la Déesse, et l'on voit sur chaque côté du siége une femme nue et un cigne. Les femmes nues seraient donc là pour exprimer que la vérité de la nature doit généralement diriger les ouvrages de ceux qui pratiquent les sciences ou les arts,

comme le cigne désignerait le charme et le bonheur que l'étude des sciences ou des arts répand sur la vie de ceux qui les cultivent?

Winckelmann nous dit qu'on reconnaît Minerve à sa tête penchée, signe caractéristique de sa modestie, ainsi qu'à ses yeux fermés. *Minerve, image de la pudeur virginale, ne porte point sa tête avec fierté, son regard est modeste.* La figure que nous avons sous les yeux, pl. 44, rentre parfaitement dans la proposition de Winckelmann. Sa tête, coiffée d'un casque, se dessine majestueusement; son col, dont l'inclinaison douce et gracieuse contraste savamment avec la sévérité de sa stature et de son attitude. Les plis de son vêtement sont cassés avec beaucoup d'art; ils laissent entrevoir le nu avec une délicatesse qui inspire le respect. La jambe droite, posée en avant, est un signe caractéristique du courage et de la fierté.

Minerve doit être impassible comme la Justice, dont elle prend le glaive et la balance sous le nom de Thémis. Il n'existe point de monument antique de Thémis, fil'e du Ciel et de la Terre, suivant Hésiode, et mère des Heures et des Parques. Les anciens la confondaient avec Minerve, et c'est pour cette raison que l'auteur du Zodiaque grec, décrit plus haut, planches 37 et 38, l'a placée après Jupiter et à sa droite; place qu'elle occupe dans l'Olympe, suivant l'Illiade d'Homère : *Thémis est assise à la droite de Jupiter*, dit le poète. Aussi voyons-nous régner sur l'auguste visage de la statue n° 44, une douceur sévère, exprimée par ses yeux à demi-fermés; caractère de la suprême bonté, l'apanage ordinaire de la Justice. La bonté dans la Justice est une vertu sublime, consolante pour

les malheureux qu'elle doit punir ou frapper; elle est exprimée, dans la statue que nous avons gravée, par le souris de sa bouche. Thémis, sœur de Japet, de Saturne, etc., tante de Promethée et grande-tante de Deucalion, fut remarquable, suivant les poètes, par ses oracles qu'elle rendait sur le mont Parnasse; comme Minerve, elle possédait les sciences et l'art de l'éloquence : elle fut la première, dit Virgile, qui, d'un esprit prophétique, chanta les grandes actions de la postérité. Callimaque, dans son hymne sur les *bains de Minerve*, donne aussi à la Déesse de la sagesse un esprit prophétique.

La célèbre Pallas qu'on honorait à Athènes, dont nous avons parlé plus haut, est la même que l'Isis des Egyptiens; c'est aussi la Cérès et la Palès des anciens Sabins. Quel rapport peut avoir la Pallas athénienne, présidant à la guerre et aux arts, avec la Palès des Sabins, présidant aux fêtes rustiques, et avec l'Isis des Egyptiens, qui est la Lune ou plutôt la reine du ciel, a dit Pluche dans son Histoire du ciel? Ce rapport existe, parce que ces divinités, sous des noms différens, ne sont que l'image de la vierge céleste, qui se meut d'une manière uniforme et qui remplit les mêmes fonctions pour tous les peuples de la terre; et Pluche en convient lui-même. Pandore est encore la même divinité; ce qui est prouvé par le fond de la fable faite sur cette Déesse malfaisante, représentée sur le piédestal de la Minerve de Phidias.

Pandore reconnue pour être Minerve.

On rapporte que Pandore fut envoyée par Jupiter pour

introduire sur la terre toutes sortes de maux, que ce Dieu renferma dans une boîte, de manière que la Déesse devait répandre ces maux parmi les hommes, pour arrêter, par cette fatale distribution, les progrès de l'esprit et les connaissances qu'ils avaient reçus de Promethée. Cette boîte renfermait, entr'autres maux, la vieillesse, les maladies, la guerre, les querelles, les soucis, la chicane, l'orgueil, la jalousie, l'impudence, l'envie, l'oppression, etc. On voit donc que Pandore, façonnée par Vulcain, qui a son domicile dans la Balance, l'un des attributs de la Justice, animée ensuite par Jupiter, et faisant le *mal*, n'est autre que la Vierge ou la Femme porte-épi. On remarquera, 1° que l'on donne à Pandore, comme à Isis, un coffret, avec lequel elle introduit le mal dans ce monde; 2° qu'elle se montre à l'horizon, lorsqu'en quittant le signe de la Vierge, le Soleil, en traversant la Balance, prend le nom de Vulcain et passe dans les signes inférieurs.

Minerve, suivant les Egyptiens, était femme de Vulcain, comme Vénus. Pandore est donc une femme malfaisante, comme le sont Médée, Proserpine et la Vierge elle-même dans la position céleste dont il s'agit? Suivant Tertulien, Pandore est la première femme qui fut couronnée. La Vierge, ou la Femme porte-épi, est effectivement en possession de la couronne céleste dont elle est accompagnée (1).

Les auteurs anciens donnent à Pandore la beauté de

---

(1) La constellation de la *Couronne*, appelée aussi *Margarita* et *Proserpine*, est précisément placée dans le ciel au dessus de la Vierge près du Bootès.

Vénus, la pudeur et la chasteté de Diane, la vaillance de Mars et la force d'Hercule. Cette Déesse avait, comme Eve, Médée, le don de la persuasion et celui de l'éloquence comme Mercure, Minerve et Thémis.

Pallas comparée à Isis.

« Que Pallas l'Athénienne, et Palès, la Déesse honorée
» dans les Palilies, soient la même chose, dit Pluche, on
» en peut juger par la ressemblance des fonctions et des
» noms. Palès donne des lois aux laboureurs d'Italie, Pallas
» enseigne la culture aux Athéniens. L'un et l'autre noms
» signifient *l'ordre public*. Or, l'emploi d'Isis n'est autre
» chose que de régler l'ordre public et le détail de l'année
» par une diversité d'affiches ou d'attributs particuliers à
» chaque saison (1). D'ailleurs nous apprenons dans l'his-
» toire, et par le témoignage de Diodore de Sicile, que
» la religion et le peuple d'Athènes provenaient originaire-
» ment d'une colonie sortie de Saïs, ville de la basse Egypte,
» et que la Pallas des Athéniens était armée de pied en cap,
» parce que l'Isis de Saïs était ainsi honorée toute armée. »

Ainsi donc Minerve était adorée à Saïs sous le titre de *Déesse-mère*, ou mère du Soleil, comme Isis, mère d'Horus? L'Isis de Saïs était armée, suivant Diodore, parce que les habitans de cette ville se distinguaient communément par le nombre de bons soldats qu'ils fournissaient :

---

(1) Ceci est bien prouvé par l'explication de la *Table Isiaque*, que nous avons donnée dans le commencement du second volume de cet ouvrage.

ils honoraient par préférence l'Isis armée, parce qu'elle annonçait la levée et la marche des troupes. Martianus nous peint Minerve, ou l'Isis mère du Soleil, portant sur la tête une couronne à sept rayons; elle présidait à la santé sous le nom de *Minerve Hygia*, et on lui donnait, comme à Esculape, un serpent pour attribut. Pour faire connaître cette Vierge, présidant tantôt à la guerre, tantôt aux amusemens ou à l'agriculture, on lui posait des couronnes et des fruits sur la tête; on lui offrait les prémices des moissons, des vendanges, comme à Cérès et à Bacchus; enfin, on l'entourait des attributs propres à caractériser le motif du culte que l'on avait à lui rendre.

Du Culte de Minerve chez les peuples modernes.

Les peuples modernes ont aussi leur Minerve, ou Vierge guerrière. Le vœu de Louis XIII, adressé à la Vierge pour le succès d'un combat; les *Te Deum*, les motets qui s'exécutent dans les temples en l'honneur de la Vierge pour lui rendre grâces des succès des armées; les drapeaux des ennemis vaincus appendus dans les cathédrales; l'entrée à cheval de Philippe le Bel, armé de pied en cap, dans l'église de Notre-Dame, ou de la Vierge, à Paris, après la victoire que ce roi de France remporta, en 1304, sur les Flamans, à Mons en Puèle, pour rendre hommage à la sainte Vierge du succès de ses armes, sont sans doute des autorités qui viennent naturellement à l'appui du rapprochement que nous pouvons faire d'Isis (la Vierge céleste ou la Femme porte-épi) allaitant le jeune Horus; car la Vierge moderne allaite un Dieu-Lumière régénérateur du monde,

Comme l'Isis de Saïs, elle préside à la guerre et elle est invoquée pour l'heureux succès des combats. Minerve, *grande mère*, ou *déméter*, Minerve *demeurée vierge sans tache*, Minerve, la *Déesse de la sagesse*, suivant l'expression des anciens, est donc la même Vierge des peuples modernes, *siége de sagesse, mère très-pure, mère très-chaste, mère sans tâche*, également intercédée pour favoriser la guerre et honorée après le succès d'une bataille.

JUNON.

Junon, fille de Saturne et de Rhée, était considérée comme la plus grande des Déesses; on l'appelait la reine du ciel ou la grande Junon; comme Isis que l'on appelait *magna mater*. La fière Junon, femme et sœur de Jupiter, implacable dans sa haine, et sur laquelle les poètes ont exercé leur imagination; Junon qui a fait verser le sang d'Hector et celui des Troyens, pour se venger de l'injure que Pâris lui avait faite sur le mont Ida; Junon, dis-je, suivant Lucien et Apulée, est la même divinité qu'Isis, Diane, Cérès, Minerve, ou la Vierge des constellations.

On représente cette Déesse avec un air majestueux, un diadême blanc sur la tête, un sceptre à la main, et vêtue d'une robe de pourpre. Le lys lui était consacré, et on lui ceignait aussi la tête de cette fleur. En Syrie, on la représentait moitié *femme* et moitié *poisson*, comme Isis et comme Vénus. Junon présidait aux accouchemens sous le nom de *Lucine*, et à la guerre sous le nom de *Junon martiale*. On connaît une médaille de Faustine, sur laquelle cette Déesse est représentée avec ces mots, *Junoni*

Lucinæ : on prétendait qu'elle donnait la lumière aux petits enfans venant dans ce monde.

La statue de Junon, tirée du Muséum des Médicis, et gravée planche 45, nous représente la Déesse debout, coiffée d'un diadême et dans une attitude imposante; son bras droit (1) tenant une patère à la main, qu'elle présente aux spectateurs, semble annoncer qu'elle descend de l'olympe pour répandre ses bienfaits sur la terre, tandis qu'elle indique de l'autre, qui est levé, que Jupiter, son auguste époux, veille au bonheur des humains dont elle s'est faite la protectrice. Les plis de son vêtement, ainsi que ceux de sa chlamyde, qui retombent par derrière les épaules, sont nobles et d'un beau style; la situation de ses jambes annoncent l'assurance; sa tête élevée est d'une juste proportion, et son regard est majestueux. La fille du vieux Saturne, l'épouse de Jupiter, ne compromet point sa dignité; elle se montre altière et inaccessible aux mortels.

Sémiramis fit bâtir, en Assyrie, un temple à Junon; la Déesse avait sa statue à côté de celle de Jupiter: elle était représentée assise et portée par des lions; on la reconnaissait à son diadême : *Junon, indépendamment de son diadême élevé en crête, est reconnaissable à ses grands yeux et à sa bouche impérieuse, traits qui caractérisent cette Déesse.* Suivant Homère, la chevelure de Junon était frisée et arrangée avec soin. La grande Déesse Junon avait des bois consacrés en son honneur; son char était traîné par des paons; on lui sacrifiait, comme à Cérès, une laye *blanche.*

(1) Je dis bras droit, parce que la gravure est du sens contraire à l'original.

avec ses petits. Suivant Tibule, on l'appelait *Natale*; on lui offrait en sacrifice du *pain* et du *vin*, et on l'invoquait pour favoriser les amours légitimes.

CÉRÈS.

Cérès, fille de Saturne, d'Ops ou de Cybèle, était considérée des anciens comme la Déesse de l'agriculture, et on l'honorait particulièrement comme l'inventrice de la culture du blé, sous le nom de *Sito*, suivant Elien. Sœur de Vesta, de Junon, de Jupiter, de Neptune et de Pluton, Cérès eut, suivant la fable, des particularités secrettes avec Jupiter, dont les suites firent naître Proserpine : cette fille, tendrement aimée de sa mère, fut la cause de ses courses vagabondes et l'origine de ses chagrins.

Les poètes de l'antiquité, inspirés par le feu secret et toujours sublime qui meut l'univers, et que nous appellons harmonie, ont voulu désigner par Cérès l'abondance universelle qui, tous les ans, couvre la nature ; elle n'était pour eux que le symbole de la femme céleste, représentée avec un épi à la main, laquelle est censée instruire les hommes dans l'art de l'agriculture. Par une suite d'observations astronomiques, on a supposé que cette femme faisait mûrir les moissons, lorsque le Soleil, son maître et son Dieu, l'absorbe de ses rayons à la suite de son triomphe solsticial. Les mêmes poètes, pour lier plus étroitement leurs diverses fictions sur Cérès, ont dit que de cette union divine était né Plutus, Dieu des richesses.

On conçoit aisément que des attributions aussi importantes, accordées à Cérès par les législateurs, ont dû né-

cessairement la faire adorer comme la mère de la nature et répandre son culte sur l'universalité du globe. Ainsi elle eut partout des temples, des autels, des sacrifices et des mystères. Sans entretenir particulièrement nos lecteurs du culte de cette Déesse et des mystères secrets qui s'y pratiquaient, puisqu'ils sont déjà connus par les ouvrages qui traitent de cette matière, nous nous bornerons, dans cette circonstance, à rendre compte seulement du motif qui la fit honorer en Phigalie (suivant Pausanias) sous le nom de *Cérès la noire;* attendu que ce nom et la description de la statue de la Déesse que l'on y révérait, peuvent confirmer l'opinion que nous avons proposée dans notre premier volume sur le culte des *Vierges noires.*

Les Phigaliens, disent les poètes de l'antiquité, adressaient des vœux à Cérès *la noire*, parce qu'ils supposaient que cette Déesse, après avoir usé d'un commerce clandestin avec le Dieu Neptune, s'était affublée d'un vêtement noir pour chercher sa fille Proserpine, et qu'elle s'enferma de suite dans une grotte obscure sur le mont Elaius, où elle demeura cachée jusqu'au moment où le Dieu Pan, en suivant ses courses champêtres, la découvrit par hasard. Pendant l'absence de la Déesse, la terre fut stérile et sans culture; tout périt. C'est alors qu'une faim dévorante, en poursuivant l'homme dans sa demeure, l'en chasse et le force à un travail actif et pénible. Telle est l'image allégorique que les anciens nous ont laissée, de la nature malheureuse et dépouillée, lorsque le Soleil, en passant dans les signes inférieurs, perd sa force et sa puissance créatrice; c'est ainsi qu'ailleurs, pour exprimer l'hiver, on nous a peint Cybèle accablée de frimats et renversée de son char

par l'aquilon furieux, lorsque ses lions désolés et mugissans, fuient devant elle. Pan, ajoute le mythologue, témoin des maux de la nature et des cris de ses habitans, qu'il rencontra heurlans dans les campagnes, supplia Jupiter de rendre Cérès à l'univers et de faire renaître l'abondance. Le maître des Dieux ordonne, et les Parques ramènent aussitôt la Déesse aux peuples de Phigalie.

Les Phigaliens, depuis cet événement, regardèrent toujours cette grotte comme sacrée. Ils y avaient placé une statue de bois qui représentait une figure de femme couchée sur une roche. Le corps de la statue était couvert d'une tunique qui descendait jusqu'aux pieds; mais sur ce corps il y avait une tête de cheval avec des crins; des serpens et d'autres bêtes sauvages semblaient s'attrouper autour d'elle. La Déesse tenait d'une main un dauphin et de l'autre une colombe.

On appelait Cérès mère de Bacchus, *sainte Vierge*, ou tout simplement *Vierge céleste*. C'est donc au ciel qu'il faut porter ses regards si on veut connaître l'origine de la fable que l'on vient de lire, et si on examine la position que tient dans le ciel la constellation de la Vierge, on verra que les attributs que l'on donne ici à Cérès, ne sont que des images des autres constellations qui l'accompagnent. C'est ce que nous allons examiner.

En prenant de plus haut la narration des Phigaliens sur leur *Déesse noire*, nous voyons qu'elle ne prend son habit de deuil qu'après avoir accordé ses faveurs au Dieu Neptune, et que c'est dans cet état qu'elle s'enfonce dans la grotte profonde du mont Elaius. Ce trait seul suffit pour nous apprendre que c'est le solstice d'hiver que

l'on a voulu peindre, 1° parce que l'on nous fait voir le Soleil dans le signe des Poissons, ou sous la forme de Neptune (1); 2° parce que le *solstice d'hiver* avait lieu sous le signe des *Poissons*, lorsque l'*équinoxe du printems* se reportait au signe du *Taureau*. Par la même raison le deuil que porte Cérès, ou le *vétement noir* qu'on lui donne, est l'image des ténèbres qui couvrent la nature, lorsque le Soleil, dans cette position, la prive de sa lumière. De même la grotte dans laquelle la Déesse s'enferme pour pleurer la perte de sa fille, est l'image de l'hémisphère inférieur dans lequel la femme céleste, appelée ici Cérès et ailleurs Proserpine, se plonge tous les jours lorsqu'elle quitte l'horizon. On remarquera que cette même Vierge est précédée dans le ciel par le Cheval, ou Ménalippe, dont on n'a figuré, sur la sphère, que la tête ou la partie supérieure du corps, et par le Dauphin d'Arion, comme elle est accompagnée, d'un côté, du Serpent d'Eve, et de l'autre, de l'Hydre brûlante, du Loup, appelé aussi Panthère, et du Corbeau de Coronis, ou de la Colombe, dont les ailes caressantes lui touchent la main. Or, nous pensons que ce sont là les animaux et les monstres que les Phigaliens ont remarqués dans la grotte d'Elaius, ainsi que les attributs qu'ils ont donnés à la statue de Cérès qu'ils y adoraient.

Ce que nous avons dit de la Déesse Isis dans le courant de cet ouvrage, peut s'appliquer à Cérès, que nous con-

---

(1) Neptune fait partie de cette constellation, dans laquelle Vénus prend son domicile.

sidérons comme la même divinité. Comme Isis, elle est l'âme du monde et la mère du genre humain : *je suis Déesse d'une grande beauté*, a-t-elle dit en se présentant pour la première fois aux mortels; *le lait et le sang coulent de mes mamelles*. Montfaucon convient que Cérès est le même personnage qu'Isis, et il ajoute que cette divinité peut être prise pour toutes les Déesses.

Cérès est mère du Soleil : Triptolème, qu'on lui donne pour fils, en est l'emblême, comme l'est Horus, fils d'Isis, chez les Egyptiens. Cérès, animée d'un zèle vraiment maternel, nourrit elle-même son fils et l'abreuve de son propre lait; elle le cache ensuite sous la cendre et le met dans le feu pour lui donner plus de force et plus de vigueur. Ce fils chéri est un phénix qui renaît, comme le Soleil, de sa cendre. Triptolème est donc le symbole d'un cycle naissant, ou d'un Soleil nouveau, dont Cérès est censée la mère, comme on nous le représente encore dans beaucoup d'autres fables? On sera facilement convaincu des rapports qui existent dans toutes les narrations fabuleuses dont se compose la mythologie des anciens, lorsqu'on verra dans celle de Cérès, son fils Triptolème monté sur un char, traîné par des dragons, courir le monde et enseigner l'agriculture aux hommes; car c'est ainsi que nous voyons Osiris, Bacchus, Apollon, Mercure, etc., faire les mêmes voyages et remplir les mêmes fonctions.

Les monumens antiques représentent ordinairement Cérès avec un air triste et désolée, portant d'une main un flambeau, et de l'autre un bouquet d'épis de blé, groupé de pavots, et ayant sur la tête une couronne formée de la même manière. Les cheveux de la Déesse sont relevés et retenus

sur le front par un bandeau en pointe. Ce bandeau est devenu dans la suite la coiffure ordinaire de toutes les divinités et même des Impératrices romaines. On voit encore Cérès montée sur un char tiré par des dragons ou des serpens ailés, tenant un flambeau de chaque main. Pour caractériser l'abondance, on lui donne de grosses mamelles, et on lui fait tenir d'une main une faucille, et de l'autre une gerbe de blé mêlée de pavots.

MERCURE. (1)

Mercure est le même Dieu qu'Anubis, comme nous l'avons démontré dans notre premier volume (2). Les anciens comptaient jusqu'à cinq divinités du nom de Mercure, auxquelles ils donnaient des généalogies différentes; mais la plus universellement adoptée est celle qui fait naître ce Dieu de Jupiter et de Cybèle, ou de la Terre, sous le nom de MAIA, qui veut dire mère, nourrice, ou grande mère: *Nutrix ejus est terra.* Homère et Virgile font naître Mercure sur le mont Cyllène, en Elide; mais Pausanias dit que ce fut sur le mont Coricée, où il fut lavé immédiatement après sa naissance, avec de l'eau qu'on avait puisée dans les trois fontaines.

Mercure, ou Hermès, nom que lui donnaient les Grecs, qui veut dire *interpréte* ou *messager*, était considéré

(1) *Pluton* et *Neptune*, dont nous ne parlons point ici, sont relatés plus haut; l'un page 77, et l'autre page 82 de ce même volume.

(2) *Voyez* les pages 33, 34, 35, 36 et 37.

comme le Dieu de l'éloquence, et on l'appelait aussi le *Dieu de la parole*. Ce Dieu a formé les hommes à la civilisation par la beauté de ses discours, par le charme de sa voix et par son adresse à s'exercer à la lutte ; il était donc une image du *Logos* ou du *Verbe divin*. « Eloquent Mercure, dit Horace, par ta voix et par le noble exercice de ton luth, tu as trouvé l'art de changer les mœurs sauvages des hommes qui ne faisaient que de naître. Tu es l'inventeur de la lyre à sept cordes, qui se recourbe en demi-rond, qui résonne avec l'harmonie la plus douce et dont les sons mélodieux étaient inconnus des mortels, mais qui sont recherchés maintenant dans les temples et à la table des héros égaux aux Dieux. » Suivant les mythologues, Mercure tira des sons mélodieux du squelette d'une tortue que le Nil avait laissé sur le rivage, après la retraite de ses eaux ; et ce Dieu, ajoutent-ils, fit, des écailles de l'animal, un instrument qu'il donna ensuite à Apollon.

Comme on le voit, Mercure est l'inventeur de la lyre ; on en fait aussi le Dieu du commerce et des voleurs, et l'on supposait qu'il cachait ses larcins pour prêter à rire aux Dieux. Mercure, dit Homère, passe pour le plus vigilant des Dieux ; il ne dormait ni jour ni nuit : le jour même de sa naissance il vola les bœufs d'Apollon. Enfin, les mouvemens rapides de la planète Mercure, a fait dire aux poètes que le Dieu Mercure était le messager et l'ambassadeur de l'Olympe ; qu'il traversait les nuages les plus épais avec la rapidité d'un trait, et qu'il chassait loin de lui les vents qui auraient pu le gêner dans sa course. Ils disent aussi qu'armé seulement d'une verge d'or, Mercure conduisait les âmes des justes au séjour suprême, et qu'il

traduisait celles des pervers au tribunal de Pluton (1).

Les Grecs ont représenté *Hermès*, ou Mercure, tantôt mâle, tantôt femelle, et même quelquefois hermaphrodite; mais on le voit plus ordinairement sur les monumens sous les traits d'un beau jeune homme dans l'âge de puberté. On lui donne un visage gai et des yeux vifs. Mercure se distingue par une finesse singulière de physionomie, a dit Winckelmann; d'ailleurs il porte des cheveux courts et frisés; sa tête est couverte d'un chapeau (2) à l'arcadienne, garni de deux petites ailes, comme on le voit sur la pl. 46, figure n° 2. Il tient un caducée à la main (3), et ses pieds sont garnis de deux talonnières d'or. *Voyez* même planche, figure n° 1. Cette statue, découverte à Herculanum, représente le Dieu Mercure assis sur une pierre, le corps incliné en avant, et la jambe gauche en arrière; il s'appuie de la main droite sur cette pierre, et tient de l'autre son caducée dont il ne reste plus que le bout entre les doigts de la statue.

---

(1) *Voyez* tome 1er, page 148, la description d'un monument antique que nous avons gravé, sur lequel Mercure est représenté exerçant son ministère de conducteur des âmes.

(2) Ce chapeau, nommé *pétase*, était, selon certains auteurs, moitié *noir* et moitié *blanc*; d'autres disent qu'il n'y avait que les ailes dont il est surmonté qui fussent *blanches* et *noires*; que les blanches étaient le symbole des cieux, et les noires celui des enfers, que ce Dieu visite tour à tour: on lui donne aussi un manteau moitié noir et moitié blanc. On ajoute que Mercure avait en Egypte une statue dont la face était en partie *noire* et en partie *dorée*.

(3) *Voyez* tome 1er, page 78, l'origine du caducée de Mercure.

Le Dieu Mercure est encore représenté par les anciens, portant à sa bouche une flute faite de roseaux, comme l'est celle du Dieu Pan; ils lui donnent aussi un glaive recourbé, nommé *harpa*, semblable à celui que nous voyons dans les mains d'Anubis sur le monument égyptien du cardinal Borgia, gravé et décrit dans notre premier volume (1); comme Dieu de l'éloquence, on voit aussi Mercure sur les monumens, tenant une lyre à la main, et avec une bourse, comme Dieu du commerce. Le culte de Mercure fut un des plus répandus; il était particulièrement honoré des Gaulois sous les noms d'*Artaien* et de *Cessonnius*. (*Voyez* tome 1er, page 37). On lui éleva des tombeaux comme aux autres divinités, dans plusieurs contrées de la terre; le plus célèbre de tous est celui qui lui fut érigé en Espagne.

Le n° 3 de la même planche nous fait voir la gravure d'un monument antique, du premier style grec, de la collection Borghèse, sur lequel Mercure est représenté sous les traits d'un jeune homme barbu, ayant des ailes aux talons et un caducée à la main. La position de ce Dieu est bien confirmée par ce passage du savant auteur de l'Histoire de l'Art: « Quelques ouvrages étrusques nous offrent Mercure avec une barbe pointue et recourbée en avant; ce qui fut la forme la plus ancienne des barbes que portèrent ces peuples. » Ce Dieu, une partie du corps nu, et le bras gauche enveloppé de son manteau qui lui couvre le pectoral gauche, est représenté conversant avec sa nourrice, ou Junon, qui l'avait nourri de son propre lait pen-

(1) *Voyez* planche 6, n° 4, *troisième colonne*, page 119.

dant son enfance. De l'autre côté du bas-relief on voit le Dieu Mars, le casque en tête, couvert de sa cuirasse, une pique à la main et son bouclier de l'autre, posé debout devant la Déesse Vénus, qui se montre pudique, puisqu'elle est totalement couverte.

BACCHUS.

Les diverses généalogies que les mythologues ont données à Bacchus sont suffisamment connues; nous ne les rapporterons point ici, et nous nous bornerons à dire que les attributions qui furent accordées à ce Dieu nous autorisent à reconnaître Bacchus comme une image du Soleil, et par conséquent comme celle du principe de la génération universelle; c'est pourquoi plusieurs auteurs l'ont confondu avec Osiris et même avec Jupiter : *Jupiter est idem Pluto sol et Dionysius*, a dit un auteur ancien. « Le fameux Osiris des Egyptiens devient Bacchus chez les Grecs, et il conserve dans ce pays le nom qu'il avait chez les Ethiopiens et les Arabes, peuples voisins de l'Egypte, chez lesquels le culte de Bacchus était établi depuis longtems. »

Suivant Philostrate, il y avait trois Bacchus reconnus comme divinités; savoir, un *Thébain*, un *Indien* et un *Assyrien*. L'Indien, suivant Diodore de Sicile, était fils de Jupiter-Ammon et d'Amalthée (1); il fut nommé le *Barbu*, parce qu'il portait une barbe à la manière des

(1) *Voyez* la description que nous avons donnée dans ce volume, de *Jupiter Ammon* et d'*Amalthée*, pages 167 et 170.

Indiens, ainsi que nous le représente une statue en marbre du Musée Napoléon (1), que nous avons gravée sous le n° 47. Le Bacchus Indien, ou *Barbu*, était uni à Apollon, à Esculape et à Diane, et l'on ajoutait à son nom l'épithète de *Sauveur*.

Le Bacchus Assyrien était fils de Cérès, et il passait pour lui avoir enseigné à accoupler les bœufs sous le joug pour le service du labourage, et Strabon, dans cette circonstance, l'appelle le *génie de Cérès*.

Le Bacchus Thébain était le plus célèbre de tous; et on le faisait fils de Jupiter et de Sémelée. La fable nous apprend, à ce sujet, que Jupiter voulant sauver son fils du châtiment qu'il réservait à Sémelée, mit Bacchus dans sa cuisse, où il le conserva pendant neuf mois. Sémelée eut l'imprudence d'exiger que son amant parût devant elle armé de son foudre et paré de toute sa gloire; elle fut consumée par le feu du ciel (2). Les Hyades, les

(1) Cette belle statue, d'un style imposant, a été longtems connue sous le nom de *Sardanapale*, roi des Assyriens; et l'homme le plus voluptueux de son siècle, à cause de l'inscription SARDANAPALLOS qu'on a gravée sur le bas du manteau dont cette statue a la poitrine couverte; mais elle a été rendue à sa véritable désignation par MM. Visconti et Petit-Radel, membres de l'Institut, dont les connaissances en antiquités ne peuvent être équivoques.

(2) Ce trait de la fable nous représente parfaitement la Vierge céleste embrâsée par les feux du Soleil, lorsque cet astre, en quittant le signe solsticial du Lion, et après avoir provoqué l'explosion de la foudre, passe dans le signe de la Vierge qu'il absorbe dans ses feux et qu'il rend invisible aux habitans de la terre par cette position.

Heures et les Nymphes s'emparèrent de l'enfant sitôt qu'il vit le jour ; elles le couronnèrent de lierre et l'entortillèrent d'un serpent dont la tête portait des cornes, afin, dit Nonnus, de retracer la double nature de Bacchus, *Serpent* et *Taureau* (véritable symbole des deux équinoxes) ; enfin on l'appella Bacchus, Liber et Dionysus(1).

---

(1) Le nom de *Bacchus* signifie *crier bien haut*, et on a dit que celui de *Dionysus*, ou *Dionysius*, qu'on lui donnait, n'était point le nom de ce Dieu, mais celui d'un prêtre de son culte ; cependant il paraît certain que ce nom appartient essentiellement à Bacchus, puisqu'il exprime, d'une part, le nom de Jupiter, son père, et de l'autre celui du lieu de sa naissance, appelé *Nysa*, que l'on fixe sur les confins de l'Arabie et de l'Egypte. Cicéron appelle l'un des *Dioscures* Dionysius.

On appelait Bacchus *Liber*, pour exprimer la liberté dont il jouissait, *Viens ici*, *Liber*, *avec la jeunesse éternelle de ton beau visage*, *et qu'ainsi ta vigne mystique ne te quitte jamais et que ton front soit toujours entouré de lierre*.

On l'appelait aussi *Léneen*, ce qui signifie *pressoir* (instrument qui sert à faire le vin) ; *O père Léneen*, *puisque toutes choses sont ici remplies de tes présens et que le champ qui t'est consacré fleurit d'un automne vineux*, *outre que la vendange écume sur les bords des tonneaux ; ô père Léneen*, *après avoir quitté tes brodequins*, *viens tremper tes cuisses avec moi dans le vin nouveau !* C'est ainsi que s'exprime un poète de l'antiquité en chantant le Dieu Bacchus.

Nonnus, dans son poëme sur Bacchus, transporte ce Dieu en Syrie, où il lui fait combattre Oronte, lequel se perce de son épée après avoir été vaincu. Ce roi, honteux de sa défaite, se précipite dans un fleuve qui depuis a porté son nom. Suivant ce poète, il n'était bruit que des exploits du Dieu du vin, et il le fait passer en Assyrie chez le prince Staphylus, ou le prince *Raisin*, qui régnait sur ces contrées. Ce roi avait pour fils Botrys, ou le prince la *Grappe ;* pour femme, la

Les Grecs reconnaissaient dans Bacchus le moteur de la végétation universelle, et ils voyaient en lui la divinité qui embellit la nature et la féconde au printems pour la rendre plus utile encore en automne en la couvrant de blé et de fruits. Ils représentaient donc ce Dieu sous les traits d'un beau jeune homme qui sent pour la première fois le besoin d'aimer : des fruits, des raisins, et souvent du lierre, ornaient sa belle chevelure blonde que l'on faisait flotter en tresses ondoyantes sur ses épaules d'albâtre : *il n'y a qu'à Phœbus et à Bacchus à qui la jeunesse soit éternelle, et il sied bien à l'un et à l'autre de ces Dieux de ne couper jamais leurs cheveux.* C'est ainsi que nous voyons le Dieu Bacchus représenté dans la belle figure, en marbre de Paros, du Musée Napoléon, que nous avons gravée, planche 48.

En examinant l'ensemble de la statue que nous voulons décrire, nous retrouvons, 1° cette conception sublime et savante que les anciens mettaient généralement dans tous les ouvrages d'imagination; 2° nous y voyons cette sage et belle exécution que les sculpteurs grecs avaient portée au plus haut degré de l'art. Enfin, l'attitude de ce

---

princesse Méthé, ou *Ivresse*, et pour lieutenant de son palais, Pithos, ou *Tonneau*. Nous voyons donc, en suivant même les auteurs de l'antiquité, que toutes les divinités des anciens n'étaient que des êtres factices, auxquels les poètes ont fait des familles fabuleuses, et nous sommes convaincus que l'on n'avait d'autre but, dans les poëmes sacrés, que d'honorer la nature dont le Soleil est le père, et que celui de chanter les nombreuses merveilles dont cet Astre-Dieu est la cause première.

morceau précieux est simple, noble et décente. Les formes mâles et femelles (caractère distinctif de la puissance qui a en elle la force suffisante pour reproduire par sa propre volonté), sont liées les unes aux autres avec tant d'art, et sont si bien senties, qu'on peut les considérer dans leur ensemble comme un vrai symbole de l'harmonie universelle qui donne la vie au monde. Bacchus est l'image du Soleil, et par conséquent du verbe de la divinité uni à la matière : ce Dieu est donc le principe de notre intelligence, comme il est la source de la lumière. Bacchus, dans ce chef-d'œuvre, est simplement représenté avec une couronne de lierre, ornée de son fruit, et tenant de la main droite un thyrse et de l'autre une grappe de raisin ; on donnait aussi à Bacchus, comme à Osiris, pour draperie, une peau de daim mouchetée, que l'on supposait être l'image du ciel semé d'étoiles, dont il était le chef suprême (1). Enfin cette statue est la représentation parfaite des attributions que les anciens donnaient aux divinités de première classe.

Le thyrse qu'on a mis dans la main du Dieu des vendanges désigne le commandement et lui sert de soutien lorsque ses jambes s'affaiblissent par l'usage du vin dont il faisait souvent abus. Alors Bacchus chancelant se soutient à peine sur une jambe ; et c'est ainsi que les Egyptiens, pour peindre l'affaiblissement du Soleil en automne, ne donnaient qu'une jambe à leur Dieu Osiris (2).

(1) *Voyez* dans le tome second de cet ouvrage la gravure de la Table Isiaque, bande B, n° 11, et sa description, page 29.

(2) *Voyez* tome 1.er de cet ouvrage, pages 91 et 92, ce que nous avons

Les Grecs donnaient encore à Bacchus les formes du Taureau équinoxial, comme les Egyptiens les donnaient à Osiris, et ils l'appelaient le *Dieu aux cornes d'or*. Nous en avons un exemple dans un monument antique conservé au Musée Napoléon, que nous avons gravé planche 49. Ce bas-relief, sculpté sur la panse d'un vase, représente Bacchus sous les formes du Minotaure, ayant un corps d'homme, la tête et les pieds d'un taureau, conduisant sept femmes par la main, que nous supposons être les Pléïades, ou les étoiles qui composent en partie la constellation du Taureau, dont ce Dieu prend la forme lorsqu'il fixe l'équinoxe du printems et annonce que sa présence va répandre l'abondance sur la terre (1).

---

dit à ce sujet, et consultez, même volume, la planche 6 du monument de la collection Borgia, découvert à Thèbes, que nous avons également décrit.

(1) Nous rapporterons ici quelques paragraphes de l'ouvrage de M. Dupuis, sur ce qu'il a dit de Bacchus à forme de taureau, ou *tauriforme*, parce que nous considérons les observations de ce savant comme essentiellement utiles à connaître pour l'explication du bas-relief que nous avons sous les yeux.

« On faisait Bacchus comme Osiris, le Dieu du labourage et des se- » mailles, ou le Dieu des opérations agricoles, qui ont lieu au lever » des Pléïades ; groupe d'étoiles placé sur ce même Taureau céleste » dont Bacchus prend la forme. Aux approches de l'hiver, on célé- » brait une fête en son honneur en Arcadie, et l'on conduisait en » pompe à son temple un taureau choisi dans tout un vaste trou- » peau. Nous avons vu en Egypte une cérémonie pratiquée au mo- » ment de la mort d'Osiris en automne, au lever des Pléïades, dans » laquelle on portait un bœuf d'or voilé d'un crêpe noir. On trouve

On pourrait croire que l'auteur du bas-relief a représenté Bacchus au moment où, vainqueur de l'Inde, il passe

---

» dans les monumens de l'antiquité, le taureau connu sous le nom de » Taureau Dionysiaque. Il est représenté agenouillé comme celui des » sphères, et il a près de lui un thyrse orné de pampres. La plupart » des poètes l'appellent le Dieu aux cornes d'or, ou dont le front est » armé de cornes ; tel il est peint par Horace et par Ovide (*voyez* » tom. 2, p. 25, pl. 20). J'ai vu un vase antique, dont était possesseur » M. d'Orsay (amateur des arts, demeurant à Paris), sur lequel » Bacchus était représenté avec sept filles. Il avait la tête, les pieds » et la queue d'un bœuf, et des formes assez semblables au *Mino-* » *taure*, fils de la Pléïade Pasiphaë, placée sur le taureau, sur ce » taureau dont cette fille était amoureuse. Chez les Argiens, peuple » qui adorait la Lune, soit Io, soit Isis, sous le symbole du signe cé- » leste dans lequel cette Déesse a son exhaltation, on disait que Bac- » chus était *bovigène*, ou né d'un bœuf. Io, chez ces peuples, avait » eu, sous la forme de vache, un fils appelé *Epaphus*, qu'Hérodote » dit être le même qu'Apis, ou que le Dieu-Bœuf, image vivante » d'Osiris, suivant Plutarque, et du Taureau céleste, suivant Lucien. » Ainsi Epaphus, Apis, Bacchus, Osiris, avaient tous la même » forme du signe équinoxial, dans lequel avait été transportée Io ou » Isis, et dans lequel le Soleil et la Lune s'unissaient à l'équinoxe du » printems. ».

C'est aussi pour exprimer cette réunion du Soleil et de la Lune dans le signe du Taureau à l'équinoxe du printems, que les Egyptiens représentaient souvent leur Déesse Isis ayant sur la tête les cornes du Taureau, entre lesquelles on voit le disque de la Lune, et ils plaçaient, par la même raison, le symbole d'Isis, ou le disque de la Lune, au milieu des cornes de leur Taureau sacré ou de leur Dieu Apis. Il suffira, pour s'en convaincre, d'examiner les monumens égyptiens, ainsi que ceux que nous avons gravés dans notre ouvrage sur les *Hiéroglyphes* et la *Table Isiaque* qui se trouve dans le second volume de cet ouvrage.

en Egypte pour y enseigner l'agriculture; car on sait que ce Dieu présidait au labourage et aux semailles, comme Osiris, que l'on représentait sous la forme du bœuf Apis, et que ce fut en Egypte que Bacchus planta la vigne et qu'il y fut adoré comme Dieu du vin. Nous sommes d'autant plus fondés à proposer cette explication, que nous ne doutons pas que le sculpteur, en donnant au Dieu Bacchus les formes du taureau, a premièrement eu l'intention de peindre la position que le Soleil prenait alors à l'équinoxe du printems, comme il aura voulu fixer ensuite l'équinoxe d'automne (dont l'introduction avait lieu sous le Scorpion), en donnant à son héros les attributs du Dieu Mars, exprimés, 1° par le bouclier qu'il a jeté à ses pieds; 2° par l'arme offensive qu'il a mise dans sa main, et enfin par l'autel qu'il a placé devant lui (1). Ce monument précieux serait donc la représentation des deux équinoxes, dont le Soleil serait le chef; car cet astre ouvrait alors celui du printems par sa présence dans le signe du Taureau, lequel est accompagné des Pléïades, comme il fixait celui d'automne par son entrée dans le Scorpion, le domicile de Mars, qui se trouve placé dans le ciel auprès de l'autel des Dieux.

La planche 50 nous fait voir un groupe antique représentant Bacchus donnant des leçons à un jeune bacchant qu'il instruit dans ses mystères. Le Dieu du vin, élégamment dessiné, est posé debout et dans

---

(1) Horace donne des cornes d'or à Bacchus lorsqu'il le fait descendre aux enfers, et il le considère comme un guerrier valeureux, malgré ses formes douces et coulantes.

une attitude simple, ayant le bras gauche appuyé sur l'épaule de son élève. Celui-ci, également debout, serre le corps de son maître d'une main, et le presse avec tendresse contre son cœur. Sa jolie tête, légèrement levée et posée sur un col élégant, se dirige vers les yeux du Dieu vraiment éloquent et créateur de la science; car les anciens supposaient que Bacchus avait enseigné l'art de la versification : le regard du jeune homme est attentif; il écoute son précepteur, et sa bouche demi-ouverte peint parfaitement l'action d'un élève qui entend pour la première fois des discours qui flattent sa curiosité. Il est couvert comme le serait Bacchus lui-même, d'une peau de cerf ou de panthère, vêtement appelé *nébris*, dont nous avons parlé plus haut, et il tient de la main gauche une corne à boire, vase dont les anciens se servaient communément dans les repas, et que l'on donnait quelquefois à Bacchus.

Bacchanales et fêtes en l'honneur de Bacchus.

Les fêtes en l'honneur de Bacchus avaient deux époques fixes dans leurs célébrations. La première se donnait à l'équinoxe du printems, sous le nom de *fête itiphallique*. Le but que l'on se proposait par cette fête était d'honorer le principe de la végétation universelle, de la force féconde, et le peuple, en s'adressant au Dieu qui en était l'image, avait l'intention d'obtenir sa bienveillance en faveur des récoltes. Pendant tout le tems consacré à cette fête, un nombre de jeunes vierges promenaient dans les villes un

chus. Silène, porté sur un âne, terminait ordinairement le cortège (*voyez* la planche 55). Sa présence, disent les anciens auteurs, annonce l'heure du repos, SILEN ou SILVAN, *salut*, *repos*.

C'est ainsi que ces fêtes indécentes (1) et tumultueuses sont figurées sur une grande quantité de monumens antiques, d'après lesquels nous avons dessiné celles que nous avons numérotées 51, 53, 54 et 55, et que nous allons décrire.

La gravure numérotée 51 est la copie d'un fragment antique sur lequel on voit trois Bacchants occupés à leurs jeux et à faire de la musique; ils sont accompagnés d'une Bacchante presque nue, et d'un Satyre qui joue et danse au son d'un tambour. La cyste mystérieuse de Bacchus n'a point été oubliée dans cette circonstance; car elle est figurée aux pieds de la Bacchante qui occupe le milieu de la scène.

La planche suivante, numérotée 53, nous fait voir une bacchanale à la tête de laquelle Bacchus préside lui-même. Le Dieu du vin, paré des grâces de la beauté parfaite, ouvre la marche; il est représenté debout, tenant d'une main son thyrse et s'appuyant de l'autre sur la belle Ariadne, qui s'est emparée de sa lyre pour égayer le cortège; ses doigts délicats en tirent des sons harmonieux, et son amant lui

---

quand c'était un bouc, et par une chaîne de fleurs, mêlée de rubans, que l'on passait au col de l'animal, quand c'était un porc. On l'immolait ordinairement sur l'autel sacré, et on le faisait rôtir, a dit Virgile, avec du bois de coudrier.

(1) Ces mystères devinrent si scandaleux à Rome, que le Sénat fut obligé de rendre, l'an de Rome 568, un décret pour les supprimer dans toute l'Italie.

du cortège, se déguisant le visage et le corps, se roulaient, dans cet état, sur des outres remplis de vin, dont ils savouraient le jus de tems en tems; et, lorsque l'ivresse se faisait sentir, hommes et femmes se livraient à toutes sortes de mouvemens lascifs et à tous les excès que procure l'abus du vin.

La planche 52 nous fait voir deux bacchantes dans l'état d'ivresse absolue; l'une est figurée piroitant sur une jambe, ayant les yeux hagards et les cheveux hérissés; l'autre la tête renversée, les cheveux épars et le corps dans une attitude forcée, est peinte se passionnant pour une petite idole qu'elle tient à la main. On voit encore au dessus de ces deux figures antiques, la gravure d'un camée représentant un Bacchant s'exerçant avec un bouc.

Les Bacchantes et les Bacchants, pour se déguiser, commencèrent par se couvrir les joues du sang des victimes que l'on sacrifiait à la divinité; ensuite ils préférèrent le jus de mûres, du raisin, et même la lie de vin (1); ils se drapaient aussi avec les peaux des victimes, telles que boucs, chèvres, tigres, etc. Dans la suite, des hommes s'introduisirent dans ces peaux et marchaient à quatre pattes à la cérémonie, ayant sur le visage des masques hideux, faits d'écorces d'arbres et imitant l'animal qu'ils voulaient représenter. Dans les mystères qui suivaient les orgies, on sacrifiait un porc en l'honneur de Cérès, et un bouc (2) à Bac-

(1) Nous pensons que de là est venu l'usage du *rouge* dont nos femmes se couvrent encore le visage.

(2) On conduisait la victime par les cornes, que l'on avait dorées,

tandis qu'un prêtre, accroupi sur le devant de la scène, ouvre la cyste sacrée, et en retire plusieurs autres serpens.

Le serpent, ainsi que les autres attributs donnés au Dieu Bacchus, et que l'on remarque souvent dans les fêtes bachiques représentées sur les monumens de l'antiquité, sont, comme dans beaucoup d'autres fables mythologiques, l'image des constellations, à l'aide desquelles on fixait la position du Soleil, que l'on voulait chanter et honorer, qu'importe le nom qu'on lui donnait dans ces fables; car lorsque le Soleil, au solstice d'été, triomphe du Lion, la monture de Bacchus à son retour de l'Inde, on voit cet astre accompagné de l'Hydre brûlante, laquelle porte sur son dos la coupe d'or que l'on met toujours dans la main du fils de Jupiter. Lorsque l'Astre-Dieu, fort et vigoureux, tout resplendissant de lumière, quitte le signe du Lion pour s'unir à la Vierge et marcher de suite vers le Scorpion, où il fixe l'équinoxe d'automne, on voit paraître avec lui dans le ciel, 1° le Serpent d'Eve que l'on a placé dans les mains des Bacchantes et dans la cyste des mystères; 2° le Loup, ou la Panthère, la compagne fidèle du Dieu du vin; 3° le thyrse, le Centaure et l'autel des Dieux, lesquels jouent un rôle dans les festins consacrés en l'honneur de Bacchus, parce que lorsque ces figures célestes accompagnent le Soleil, elles annoncent la maturité du raisin, et par conséquent l'époque des vendanges. C'est aussi à l'époque de l'année où le Soleil s'unit à la Vierge céleste que l'on unit le Dieu Bacchus à Erigone, ou à Ariadne, et l'on remarquera encore que le mot sacré *Eve*, que l'on répétait dans les fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus, est le nom que porte la constellation de la Vierge.

Dans notre bas-relief, Silène est reconnaissable à son énorme grosseur et à son corps couvert de poil, ainsi qu'un autre fragment antique, que nous avons gravé séparément, nous le représente, planche 56. Son front chauve est couronné de lierre, son gros nez est retroussé, et il tient à la main une tasse que le cortège a le soin de lui remplir de vin. On le reconnaît principalement, dit Suidas, à son air enjoué et railleur. Nous rapporterons ici un tableau charmant que Virgile nous a laissé sur le nourricier de Bacchus (1) dont voici l'explication :

Deux jeunes Satyres virent Silène étendu dans un antre et ronflant d'un profond somme ; il avait toutes les veines gonflées du jus de Bacchus, dont il s'était largement comblé la veille, comme de coutume. Sa couronne de lierre, bien tressée, était, près de lui, tombée par terre. D'une main il serrait un grand et long broc de vin dont l'anse était demi-usée. Les deux Satyres surprennent en cet état le vieillard, qui longtems s'était moqué d'eux en leur promettant des chansons; ils le lient et l'enlacent avec les tresses même de sa couronne : la plus charmante des Naïades,

---

(1) *Silenum pueri somno videre jacentem,*
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho,
Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant:
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.
Agressi (nam sæpè senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis :
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle ;
Ægle Naïadum pulcherrima : jamque videnti
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.
Ille dolum ridens, ...

(Virgile, Ecl. VI.)

Eglé, la belle Eglé survient et se met de la partie; elle encourage les deux adolescens et barbouille avec des mûres les joues et le front de Silène, qui se réveille, et se met à rire de la plaisanterie.

Monture de Bacchus et de Silène.

L'âne était consacré dans les mystères des anciens; on en a fait la monture de Bacchus et celle de Silène, comme on le voit sur la planche 55. Plutarque nous représente Typhon monté sur un âne et fuyant à toute bride devant Osiris, contre lequel il combattait. Lorsque l'Ane, placé dans la constellation du Cancer, appelée aussi *les ânes*, était le point solsticial d'été, ou le lieu le plus élevé de la course du Soleil et de sa plus grande force, par conséquent de son triomphe, on a supposé que Bacchus avait achevé son triomphe monté sur un âne, et que cet animal et ses compagnons, que montaient les Silènes et les Satyres, qui formaient ordinairement le cortége du Dieu du vin, se mirent à braire en même tems d'une telle force, qu'ils effrayèrent et mirent en fuite les Géans, les mauvais génies ou les princes des ténèbres. Bacchus n'est pas la seule divinité que l'on nous représente monté sur un âne le jour d'un triomphe; les anciens et même les modernes nous en fournissent l'exemple.

Nous rapporterons ici un passage tiré du grand ouvrage de M. Dupuis, pour mieux faire connaître à nos lecteurs ce qui a donné lieu à cette monture extraordinaire, aussi peu convenable à la divinité, que l'allure seule de l'animal provoque le rire et ne présente qu'un tableau grotesque lorsqu'il est monté par un individu : « Non seulement la

» terre fournit les attributs des saisons, dit ce savant,
» mais le ciel lui-même fournit la parure du Dieu-Soleil
» dans chaque saison, et l'image des signes sous lesquels
» chacune d'elles commençait, devint la forme sous la-
» quelle on peignit le Soleil de cette saison : aussi la peau
» du Lion devint le manteau d'Hercule, les cornes du
» Taureau parèrent le front de Bacchus, et le Serpent
» d'automne entoura de ses longs replis la statue de Séra-
» pis, environ 2500 ans avant notre ère, lorsque ces cons-
» tellations répondaient au commencement des saisons.
» (*Voyez* tome 2, les figures que nous avons gravées
» planches 20 et 22, et dans ce volume la planche 49.) Ces
» attributs ont changé dans la suite, lorsque d'autres cons-
» tellations vinrent les remplacer à ces mêmes points par la
» précession des équinoxes. Ainsi le Bélier, succédant au
» Taureau, fournit au Soleil la coiffure qui parait sa tête
» sous le nom de Jupiter-Ammon (*voyez* dans ce volume
» la planche 41); il ne naissait plus exposé aux eaux du
» Verseau, comme Bacchus, ni enfermé dans l'urne comme
» le Dieu Canope des Egyptiens; mais il prenait naissance
» dans les étables d'Augias, ou du Bouc céleste, qui avait
» été, suivant Eratosthène, nourri avec Jupiter sur le
» mont Ida, et à ce titre placé au nombre des constella-
» tions, sous le nom d'Œgipan. C'est le Bacchus, fils de
» Caprius, dont parle Cicéron. Comme Bacchus, il ache-
» vait son triomphe monté sur l'Ane placé dans les étoiles
» de la constellation du Cancer, qui occupait alors le point
» solsticial d'été, ou le lieu le plus élevé de la course du
» Soleil qu'avait autrefois occupé le Lion. La voix de ces
» Anes avait effrayé et mis en fuite les Géans, ou les sup-
» pôts du principe des ténèbres, devant les Satyres et les

» Silènes, compagnons de Bacchus, qui les montaient, » comme autrefois ces mêmes Géants avaient fui devant » Bacchus, métamorphosé en lion, repoussant avec ses » griffes et ses dents terribles le fameux Rhœtus, qui, avec » les autres Géants, avaient voulu escalader le palais de Ju- » piter, ou du Dieu qui distribue la lumière. On sent bien » que c'est la même fable, faite à deux époques différentes, » sur le triomphe solsticial du Soleil, qui eut lieu sous le » Lion, ancien trône d'Orus, et ensuite sous le Cancer; où » était l'âne que montait Bacchus dans le triomphe du » Soleil sur les ténèbres, figurées par les Géants. »

Les Egyptiens avaient l'âne en aversion, parce qu'ils le considéraient comme la monture de Typhon. Le poil de l'âne, dit-on, est roux en Afrique; aussi M. Paw assure que la couleur rousse annonce le germe d'une maladie dans les animaux, et en particulier dans les bœufs et les vaches. Ce savant, qui considère la religion des Egyptiens comme une perfection de leur régime diététique, croit que c'est cette raison-là qui a déterminé leurs législateurs à jeter une grande défaveur sur les *ânes*.

L'âne portait souvent les objets sacrés de la religion chez les anciens. C'était sur des ânes que l'on faisait porter d'Athènes à Eleusis tout ce qui était nécessaire à la célébration de la fête. La haine pour l'âne passa aussi chez les Romains; il était pour eux un symbole de moquerie: cependant, suivant Ovide, ils s'en servaient dans les fêtes de Vesta, parce qu'ils croyaient *que les cris de cet animal réveillèrent Vesta, à qui Priape voulait faire violence pendant son sommeil.* C'est pour cette raison que les boulangers chargeaient un âne des pains qu'ils offraient à Vesta le sixième jour des ides de juin. Ils élevaient aussi, dans les

champs ensemencés, une tête d'âne dépouillée, posée sur une longue perche, pour les préserver de la rapacité des oiseaux, comme nous voyons encore nos paysans planter sur leurs terres des épouvantails. « On ajoute encore à la tête d'âne une sonnette, pour effrayer les oiseaux, et pour lui donner plus de ressemblance avec l'âne de Silène, qui en porte toujours une sur les monumens. C'est ainsi qu'il est représenté sur une urne de la Villa Albani. »

APOLLON.

Apollon, Dieu du jour, ou le Soleil. Nous sommes loin de croire, comme un célèbre orateur romain, à l'existence d'un personnage sous le nom d'Apollon. Nous conviendrons cependant qu'il est naturel de voir l'imagination des poètes s'exercer sur le plus beau comme sur le plus brillant des astres, lequel, depuis l'origine des siècles, éclaire toute la nature et roule sans s'altérer dans l'espace immense des cieux. Nous conviendrons encore que les douze signes du Zodiaque, que l'Astre-Dieu visite successivement, ainsi que les autres constellations qu'il rencontre dans sa course céleste, et auxquelles les anciens astronomes ont donné des formes d'hommes ou d'animaux, prenant dans le ciel une attitude quelconque et concourant aussi au mouvement général dont le Soleil est le principal moteur, devenaient par cela même, le patrimoine des poètes, et nous dirons, en conséquence, qu'il était dans l'ordre que ces figures fussent considérées, par les inventeurs des poëmes sacrés, comme autant de sujets attachés au sort du Soleil que l'on avait personnifié.

Le Soleil, chef de toutes les cosmogonies anciennes et modernes, a été et sera l'objet de l'adoration de tous les

peuples : en effet il est le père de la nature, de la vie et le créateur de toutes choses sur la terre ; enfin, pour nous servir de l'expression des anciens, nous dirons qu'il est le directeur du grand œuvre de la fécondation. Le Soleil, comme nous l'avons déjà remarqué dans notre premier volume, est l'image de Dieu lui-même, qui voit tout et qui contemple tout du haut de son trône de gloire ; c'est ce même Dieu qui lance des flots de lumière et de feu ; c'est lui qui anime tous les êtres ; il est le père de la nature et le bienfaiteur des hommes. En effet, quel être organisé ne sera pas, comme nous, émerveillé de l'aspect d'un beau jour naissant ? Ne voyons-nous pas, tous les matins, le Dieu-Soleil assis dans un char d'argent, tiré par de jeunes chevaux fraîchement baignés des pleurs de l'Aurore, l'avant-courière du Jour, et parés par les Heures, filles de Jupiter et de Thétis ? C'est ainsi que ce Dieu arrive à petits pas sur l'horizon pour nous donner la lumière, et c'est ainsi que le Chariot du gardien de l'Ourse, fatigué de son travail, effacé par les premiers rayons de Phœbus, disparaît à nos yeux en prenant la couleur azurée du ciel.

Tandis que les Heures (1) préparent le char du Dieu-Lumière, en souriant avec grâce aux mortels, l'Aurore aux doigts de rose, assise sur le timon du char, couverte

(1) Les douze Heures qui accompagnent le char du Soleil sont filles de Jupiter et de Thémis, suivant Hésiode. Comme le Soleil, elles tournent sans cesse sur le même cercle ; il les appellent *Eunomie*, *Dicé* et *Irène*. Cette trinité aimable présente à l'idée le bonheur parfait et le seul qui soit pur sur la terre ; *équité*, *justice* et *paix*. Elles sont abondantes en richesses, continue le poète ; elles aiment à se reposer sur la verdure d'une prairie émaillée de fleurs ; elles conservent la grâce, la beauté et la fraîcheur de la jeunesse.

d'un vêtement de pourpre que le zéphir enfle en voltigeant autour d'elle, et qu'en badinant il fait flotter dans les airs; cette Déesse, sœur du Soleil et de la Lune, en chassant les ombres de la nuit, est la première, la bride à la main, qui nous montre à l'Orient les chevaux du Soleil.

Suivant les poètes, le char du Soleil est traîné par quatre coursiers, appelés par les Grecs *Pyroïs*, *Eoüs*, *Æthon* et *Phlégon*; on ajoute que le premier désigne le lever du Soleil; le second, le moment où ce Dieu se montre sur l'horizon et le blanchit de ses rayons argentés; le troisième désigne le midi, et le quatrième l'instant où, prêt à se plonger dans les bras de Thétis, le Soleil s'approche de la terre et paraît l'embrâser. Toujours actif et bienfaisant, nous voyons encore tous les soirs l'Astre-Dieu, posé debout sur son char, se lever sur les extrémités de ses orteils, lâcher la bride à ses chevaux ralentis, et lancer avec force des rayons immenses pour prolonger ainsi la durée de sa présence sur notre hémisphère. Mais déjà le Soleil colore le ciel de pourpre, et nous le voyons se plonger lui-même dans le sein des mers.

Orphée voyait dans le Soleil le plus grand des Dieux et lui donnait le nom d'Apollon. Apollon, suivant la fable, est fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane; on l'appelait aussi Phœbus, ou le *Lumineux*. On peint Apollon sous les traits de la beauté parfaite. En effet, qui osera disputer la beauté à la lumière céleste, en supposant qu'elle ait le pouvoir de s'incarner et de passer dans un corps? Les Egyptiens, comme les Grecs, disaient qu'Apollon leur avait enseigné les sciences et les arts, comme Osiris : on lui a donc adressé les premiers hommages, on

lui a consacré les premiers chants, les premiers poëmes et les premiers hymnes, comme au plus grand et comme au plus puissant des Dieux.

Ainsi qu'Apollon, ou le Dieu Soleil, forme les jours et les nuits par le mouvement régulier de la terre, de même ce Dieu divise l'année en plusieurs saisons, comme il règle, par une marche particulière, les époques des grandes périodes de restitutions, ou des grandes années. Au printems, vainqueur des ténèbres et des signes inférieurs, ce Dieu, couronné de roses, dirige légèrement ses chevaux; il monte, en les ménageant, vers les signes supérieurs et arrive ainsi dans le signe équinoxial. Il est alors, selon les poètes, Apollon jeune, adolescent; le Dieu aux formes douces et coulantes et à la couleur rosée; enfin, Apollon naissant est la beauté par excellence, tel que les Grecs l'ont représenté dans la statue connue sous le nom d'*Apollon du Belvedère*, statue que tous les hommes de goût viennent admirer dans le Musée Napoléon et dont nous devons le transport à Paris aux illustres conquêtes de Napoléon le Grand. Essayons, non pas à rendre compte du mérite de ce chef-d'œuvre, la tâche est trop difficile après la description éloquente que nous en a donnée le célèbre Winckelmann dans son Histoire de l'Art; mais essayons seulement à rendre compte de l'émotion que nous éprouvons à la vue de ce chef-d'œuvre, gravé planche 57, n° 1.

Puisque, suivant Achille-Tatius, Porphyre, Plutarque et tous les auteurs de l'antiquité, Apollon est le Soleil ou l'intelligence divine qui fait mouvoir cet astre supérieur, l'un est donc le corps et l'autre l'âme. Nous voyons dans

l'Apollon du Belvedère l'image du Soleil jeune, imberbe, paré de toutes les grâces de la jeunesse, lorsqu'à l'équinoxe du printems le Dieu du jour est vainqueur du Serpent du pôle, qu'il semble poursuivre et plonger dans l'abîme de la mort, par l'attitude qu'il prend en montant, par son mouvement régulier, vers les signes supérieurs. D'après cela, on peut supposer que l'Apollon du Belvedère, dont la main gauche est dénuée aujourd'hui d'attribut, était seulement porteur d'un arc sans flèche. La puissance de ce Dieu est en lui-même, il n'a besoin que de se montrer pour vaincre son ennemi.

Cette statue est l'image parfaite du Soleil, source abondante de la lumière qui verse sur le ciel une jeune splendeur lorsqu'il se montre tous les matins au lever de l'Aurore. Son attitude est noble (1), impérieuse et fière; il dé-

---

(1) La note que nous insérons ici est la réponse à la question suivante, qui nous a été faite.

Si l'Apollon du Belvedère était représenté couvert d'habits grossiers au lieu d'être représenté nu, conserverait-il la noblesse imposante que l'on admire dans cette statue?

La noblesse que l'on remarque dans la statue de l'*Apollon du Belvedère*, ne consiste pas uniquement dans les formes qui la composent, mais dans l'ensemble général de la statue, et principalement dans la conception morale du sujet; car s'il était possible d'affubler l'Apollon du Belvedère du vêtement d'un homme du peuple, il représenterait toujours l'image du Dieu-Lumière, beau, vainqueur de son ennemi et régénérateur de la nature à l'équinoxe du printems. Mais si un sujet fait comme l'Apollon du Belvedère avait les manières et les habits d'un rustre, cet individu serait toujours un homme du peuple, malgré

daigne son ennemi et le considère comme indigne de ses coups. On ne vit jamais rien de si beau, et jamais visage humain ne fut aussi parfait. Ses cheveux longs et blonds, tombent en se balançant sur son beau col, et l'odorat trompé comme la vue par une illusion provoquée par la perfection de l'art, les cheveux de l'Apollon du Belvedère exhalent les parfums les plus exquis; son teint vermeil est éclatant comme celui de la fille de Latone, et son corps rosé et blanc comme la neige, ressemble à celui d'une jeune vierge émue que l'on amène à son époux. L'ingénieux Tibulle donne à Apollon les grâces et le teint d'une jeune fille; Cicéron dit aussi que l'on remarque dans Apollon deux sortes de beautés; savoir, la *dignité* et la *vénusté :* ainsi Apollon victorieux quitte les armes pour prendre sa lyre, et chacun admire les doux accords de sa voix mélodieuse.

Le Soleil prend le nom d'Apollon dans la partie supérieure des cieux, c'est-à-dire, lorsqu'il parcourt les signes ascendans, comme il prend celui de Bacchus, ou d'Esculape, lorsqu'il habite les signes descendans. Après avoir franchi les premières barrières de l'année, ce beau jeune homme à chevelure blonde, au duvet léger de la jeunesse, change

---

la perfection de ses formes, parce qu'il n'aurait pas en lui le sentiment moral ou *surhumain* qui caractérise la vraie noblesse que l'on admire dans la belle statue grecque dont il est question. On rencontre sans doute de belles formes dans les sujets qui servent de modèles dans les ateliers des artistes, mais ce sont ordinairement des hommes du peuple et les hommes ne sont pas des Dieux. C'est donc à l'homme de génie à ennoblir le personnage qu'il met en scène, selon l'exigeance du cas; ce pouvoir important dans les arts appartient à l'artiste créateur.

de parure et de contenance ; ses formes douces et coulantes deviennent mâles et vigoureuses ; son teint frais et rosé s'est bruni par son voyage, une longue barbe cache son menton, et le disque argenté qui ornait son joli visage est devenu large et brûlant ; c'est encore Apollon, mais Apollon homme, dans l'âge virile, tel qu'on nous peint Hercule vainqueur du lion de Nemée. En automne, Apollon se montre à nos yeux triomphant et jouissant de ses travaux ; assis nonchalament sur son char, au milieu des fruits et des productions les plus exquis ; il retient la bride de ses coursiers et descend lentement la voûte du ciel. C'est alors que ce Dieu commence à vieillir et qu'aux approches de l'automne, lorsque le Serpent d'Eve accompagne le Soleil dans le ciel, on lui donne indistinctement les noms d'Esculape ou de Bacchus (1). Suivant Lucien, on voyait dans l'ancienne Syrie, à *Hiéra-Polis*, la ville *sacrée*, ou la ville *mystérieuse*, on voyait, disons-nous, une statue d'Apollon, qui n'est point, comme l'Apollon grec, nu et sans barbe, mais vêtu et barbu. Cette statue était l'image du Soleil d'automne, privé de sa force génératrice, comme on représente Esculape, ou Esmunus, auquel on donnait aussi le nom d'Osiris. Cependant, suivant les anciens, les Syriens affectaient aux statues de leur Dieu Apollon les formes mâles et vigoureuses de la virilité, et ils ne le représentaient jamais nu, ni sous la forme d'un adolescent, parce qu'ils

---

(1) Bacchus tua le serpent *Amphysbène*, comme Apollon tua le serpent *Python* ; l'un et l'autre de ces Dieux n'étaient donc qu'une même chose.

considéraient l'état d'impuissance comme un état d'imperfection.

Les poètes de l'antiquité ont encore supposé qu'Apollon, banni du ciel par son père, était descendu sur la terre, où il vécut modestement dans les plaines de Thessalie, en qualité de berger ; ce qui le fit honorer dans la suite comme Dieu des pasteurs. C'est-là, disent les poètes, que Diane a souvent rougi de rencontrer son frère, comme un simple et bon pasteur, portant dans ses bras une petite génisse par les champs. Ce fut aussi pendant son séjour dans les campagnes d'Admète, qu'Apollon inventa la lyre dont il faisait résonner harmonieusement les cordes, et dont Echo, fille de l'Air, répétait les mélodieux accords dans tous les alentours ; c'est encore pendant cet exil que ce Dieu se fit justice de Midas et de Marysas ; l'un pour avoir osé le défier, et l'autre pour avoir prononcé contre lui un jugement inique. (*Voyez* le camée antique, n° 4, que nous avons gravé sur la planche 58).

Après avoir visité toute la Grèce, Apollon se fixa au centre de cette contrée ; il y bâtit un temple et un palais, auxquels il donna le nom de Delphes, qui veut effectivement dire, *centre*, ou *matrice*. Cette fable peint très-bien, en style figuré, la station que le Soleil faisait dans le solstice d'été, lorsqu'il commençait sa course au printems sous le signe d'*Ariès*, ou du Bélier, pour passer ensuite aux signes inférieurs du Zodiaque et arriver au centre de la terre ; l'image du solstice d'hiver, où cet astre sera également stationnaire avant de remonter dans les cieux pour reprendre une nouvelle vie et pour suivre une autre carrière. Le Soleil, Dieu et homme, est donc éternel et jouis-

sant toujours des avantages de la beauté et des grâces de la jeunesse ? C'est sans doute ce que les anciens ont voulu exprimer dans la statue d'Apollon, que nous avons gravée planche 59.

Les formes d'un Dieu tout puissant, descendu de la région céleste pour habiter parmi les hommes, ne perdent point de leur déïté ; Apollon, mâle et femelle, est représenté ici sous les deux natures, comme dans la statue connue des artistes sous le nom d'*Apolline* ; son bras levé et son regard dirigé vers les cieux, expriment que son trône est au ciel et que sa présence sur la terre ne peut être de longue durée.

Cette belle statue antique pourrait bien être un Apollon Cœlispex, ou *regardant les cieux*. Ses cheveux flottans sur sa poitrine, comme ceux d'une femme, sont mêlés de plusieurs filets d'or et ornés d'un tendre feuillage ; un ruban couleur de pourpre, artistement placé, relève, sur son front divin, des boucles élégantes qui se pressent les unes contre les autres pour en orner la forme circulaire et bombée. Quelquefois les sculpteurs de l'antiquité appendaient avec une légère courroie, au corps d'Apollon, une lyre d'or ou d'ivoire, légèrement travaillée, comme on le voit sur les camées antiques, 1, 2 et 3, gravés sur la planche 58.

§. I.

Phaëton.

Phaëton, suivant la fable, fils d'Apollon et de l'Aurore, chargé de la conduite du char du Soleil, embrâse l'univers et meurt victime de son imprudence. Ce Phaëton, le même

que Pâris, ou le Charetier céleste, précéde son père tous les matins : effectivement le conducteur du char du Dieu du jour, représenté dans le ciel un fouet à la main, marche avec l'Aurore et précède l'astre qui nous éclaire en qualité de courier.

La place que Phaëton prend, au solstice d'été, au zénith du ciel avec son maître, a fourni aux poètes le moyen de dire qu'il avait embrâsé le ciel et qu'il s'était égaré dans sa route. En effet, la position oblique que Phaëton tient un peu au dessus du Zodiaque, le fait réellement dévier de la ligne que le Soleil parcourt dans ce cercle. Ainsi c'est encore d'après des observations astronomiques que l'on a supposé que ce jeune conducteur, ébloui par l'éclat de la lumière divine, s'était égaré dans sa route. C'est ainsi que Jupiter, ou le Soleil, dans son automne, mûri par l'expérience de l'âge, redresse Apollon, foudroie l'imprudent Phaëton et le précipite dans le Pô, dans le Nil ou dans le grand fleuve céleste. Nous remarquerons en conséquence que la constellation appelée le Nil, ou le Pô, marche de concert avec Phaëton, ou le Charetier, mais du côté opposé, et qu'elle arrive cependant avec lui au terme de l'horizon, à l'Occident du ciel. Ils disparaissent donc et s'anéantissent ensemble en passant l'un et l'autre dans l'hémisphère inférieur.

§. II.

Memnon.

Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, n'est autre que le Soleil, comme Apollon. Memnon avait en Egypte, près

la ville de Thèbes, une statue colossale très-célèbre, laquelle rendait des sons harmonieux au lever du Soleil, et des oracles tout les sept ans. Une aveugle curiosité porta Cambyse à détruire ce monument dont on voit encore aujourd'hui les débris (1).

Diodore assure que ce Dieu-Soleil prit naissance en Egypte. On lui donne la beauté du Dieu du jour; on le fait mourir comme Osiris et Bacchus, on brûle son corps et on l'enferme dans un tombeau, d'où il sort sous la forme d'un oiseau. On dit que sa mère, ne pouvant supporter l'idée de sa destruction, rassembla, sur un bûcher, les restes de son corps inanimé, qu'elle en forma un groupe et qu'elle obtint de Jupiter sa résurrection (2); et c'est ainsi que la grande Déesse Isis rassembla les restes d'Osiris, mutilé par Typhon, pour le rendre à la vie. Memnon, comme

(1) Cambyse, le fléau de l'Egypte et le destructeur de ses monumens, voulant pénétrer le mystère que renfermait cette statue, la fit briser depuis la tête jusqu'au milieu du corps, et la partie renversée, dit-on, continua de rendre le même son.

Nous sommes loin de croire à l'effet singulier que l'on attribue à la statue de Memnon, et nous ne voyons, dans les sons harmonieux qu'elle rendait au lever du Soleil, qu'un attribut du Soleil lui-même. Les anciens considéraient cet astre comme le moteur de l'harmonie universelle, et ils donnèrent en conséquence à Apollon, qui en était l'image sur la terre, une lyre de laquelle il tirait des sons mélodieux.

(2) Les poëtes disent que l'Aurore pleure encore son fils tous les matins, et que ses pleurs tournent au profit des mortels; elle mouille la terre et donne la vie aux fleurs.

Isis pleure Osiris, son époux, l'Aurore pleure Memnon, les femmes de Byblos pleurent Adonis, Thétis pleure Achille, Marie pleure son fils, etc.; on retrouve partout le même esprit mythologique.

le Phénix, renaît de ses propres cendres : Osiris prend aussi les formes de l'Epervier, lorsqu'à l'équinoxe d'automne il est censé mourir comme le Soleil, qui perd, à cette époque, sa force et sa lumière. On appelait aussi ce Dieu *le noir* Memnon ; il était donc à la fois le symbole du *bon* et du *mauvais* principes, comme l'est effectivement le Soleil.

§. III.

Les Muses.

Apollon avait neuf sœurs, comme lui, filles de Jupiter, auxquelles on donna le nom de Muses. Ces Muses sont l'image des sphères célestes auxquelles préside le Soleil. Apollon, sous le nom de *Musagète*, ou chef des Muses, en fut l'instituteur et même le directeur. On représente ordinairement Apollon-Musagète sous des formes efféminées et habillé en femme, tenant une lyre et marchant à la tête des Muses, comme on le voit dessiné sur la planche 60, et beaucoup mieux encore, pour les détails et le développement de son costume, planche 57 (1).

---

(1) Le costume que l'on donne à *Apollon Musagète*, est celui des *Citharædes*, ou joueurs de l'espèce de lyre appelée *kithara*, dans les combat lyriques de Delphes ou dans les chœurs scéniques. Il consiste en une longue tunique, appelée *recta* et *talaris*, parce qu'elle descendait en ligne droite le long du corps et qu'elle touchait jusqu'aux talons. Une ceinture assez large, que l'on ornait de broderie et d'autres accessoires, attachait cette tunique au dessous du sein. Une riche chlamyde, fixée sur les épaules par deux grandes agraffes de forme ronde, flotte derrière le dos et descend également jusqu'à terre. Ces

Le beau monument antique, et en marbre de Paros, que nous avons gravé sur la planche 60, conservé maintenant au Musée Napoléon, après avoir été longtems au Capitole, servait originairement de sarcophage. On y voit sculpté en bas-relief Apollon Musagète et les Muses. Apollon est représenté touchant sa lyre au milieu de ses sœurs dont l'occupation de chacune d'elle est parfaitement caractérisée par l'attribut qui l'accompagne.

Les Grecs considéraient Apollon comme le chef des poètes. *Je vais chanter*, dit Apollonius, *Apollon, chef des Muses et divinité tutélaire des poètes.* C'est dans cette position que le Dieu du jour, le front ceint de laurier, les cheveux soigneusement ondulés sur les épaules, touchait de ses doigts polis et délicats, les cordes de son luth d'ivoire et de corail, qu'il accompagnait d'un chant mélodieux; expressions parfaitement rendues dans la statue d'Apollon Musagète, conservée au Musée Napoléon, et désignée par le n° 2 sur la planche 57. La tête du Dieu vraiment éloquent est légèrement levée; son regard, quoique fixe, est doux et exprime l'inspiration dont il doit être animé. Apollon chantait dans les cieux la victoire de Jupiter après la défaite de Saturne (1).

---

chanteurs portaient de plus une couronne de laurier, soit naturel, soit imité en or et en pierres précieuses. (*Voyez* l'ouvrage de M. Petit-Radel, membre de l'Institut, sur le Musée Napoléon.)

(1) Les Muses sculptées sur le sarcophage antique, planche 60, dont nous venons de parler, sont rangées ainsi qu'il suit, d'après la description que nous en a donnée M. Petit-Radel. Nous allons la rapporter ici, et nous avons numéroté chaque figure pour la facilité du lecteur.

« On voit ici les neuf Muses, dit ce savant, représentées sur un

Calliope, considérée des anciens comme la première Muse, présidait à l'éloquence et à la poésie héroïque; elle est ordinairement couronnée et parée de fleurs; on lui met dans la main droite une trompette et un livre dans la gauche.

Clio préside à l'histoire et à l'ode héroïque. Pour écrire l'histoire, on a supposé que cette Muse avait reçu son *style* de la vérité, et que pour chanter l'ode elle embouchait une trompette.

Erato préside à la poésie galante; couronnée de myrthe et de roses, on lui donne un air enjoué; on lui fait tenir une lyre à la main, telle que nous la voyons re-

---

sarcophage trouvé dans un sépulcre de la famille *Accia*. Ce monument a été longtems conservé au Capitole, et plusieurs savans l'ont décrit: cependant presque toutes les Muses étaient mal dénommées avant l'explication donnée par M. *Visconti*, à la suite du premier volume du *Musée Pio Clementino*. Selon cette explication, fondée sur la comparaison d'un grand nombre de monumens du même genre, la Muse vêtue d'un ample manteau, qui commence la série à la gauche du spectateur, et qui tient un rouleau à la main, n° 1, est Clio, la Muse de l'histoire. On voit ensuite Thalie, n° 2, tenant d'une main le *pedum*, ou bâton des pasteurs, et de l'autre le masque comique. La troisième, n° 3, toute enveloppée de son manteau et sans attributs, ne peut être qu'Erato, à laquelle l'artiste n'a pas donné la lyre, parce qu'il voulait la représenter comme Muse de la philosophie; elle est coiffée d'un genre particulier de filet, que porte aussi Sapho, sur les médailles de Mitylène. Ces trois Muses sont appuyées sur des autels. Au milieu du bas-relief, on voit, n° 4, Euterpe avec les deux flutes, et à côté d'elle, n° 5, Polymnie, la Muse silencieuse de la mythologie et de la pantomime, appuyée sur un rocher et caractérisée par son geste ordinaire. Plus loin, n° 6, Calliope tient les tablettes sur lesquelles elle écrit ses vers. Terpsichore, couronnée de lauriers ainsi qu'Eu-

présentée sur la planche 61, que nous avons gravée d'après une statue antique.

Thalie, la Muse de la comédie, est représentée couronnée de lierre, chaussée de brodequins, tenant un masque comique d'une main, et de l'autre un bâton recourbé, appelé *pedum*.

Melpomène était considérée comme la Muse de la tragédie. Son nom veut dire *chant* et fait allusion aux *chœurs* qui composaient la partie principale de l'art dramatique chez les anciens. On la représente richement vêtue, chaussée du cothurne, tenant d'une main un sceptre et une couronne, et de l'autre un poignard.

Polymnie préside à l'éloquence et à la déclamation. Elle est ordinairement vêtue de blanc et couronnée de

---

terpe, n°s 7 et 8, fait résonner sa lyre ; Uranie a la sphère céleste à ses pieds, et la suite des sœurs est terminée par Melpomène, n° 9, chaussée de cothurne d'une hauteur extraordinaire, et dont le masque tragique est rejeté sur sa tête. »

Apollon et Bacchus, comme chef des Muses, sont représentés l'un et l'autre sur le couvercle du sarcophage, célébrant un festin.

Clio, disait Ausone dans sa *Description des Muses*, chante les actions mémorables et ramène le souvenir des choses passées. *Melpomène* célèbre d'un ton tragique les sujets lugubres. *Thalie* se réjouit avec un discours enjoué dans les sujets de comédie. *Euterpe* fait résonner les chalumeaux de sa douce haleine. *Terpsichore*, avec son luth, émeut les affections humaines, elle encourage et ordonne ce qu'elle veut. *Erato*, en conduisant son archet, ajuste, pour la danse, ses pas, ses chansons et sa voix. *Calliope* consigne dans ses livres les vers héroïques. *Uranie* recherche les mouvemens du ciel et des astres. *Polymnie* désigne toute chose de la main et parle de son geste.

perles. On la représente la main droite levée et dans la position du geste oratoire, et on lui met un sceptre dans la main gauche.

Euterpe, la Muse de la musique, est représentée couronnée de fleurs, tenant à la main un livre à partition et une flûte.

Uranie préside à l'astronomie. On lui donne une couronne d'étoiles et une robe d'azur; elle porte d'une main un globe et de l'autre elle tient un compas et une baguette.

Terpsichore préside à la danse. On la représente couronnée de fleurs; on lui fait tenir une lyre à la main dont elle tire des sons, et on donne à son corps une attitude d'indécision faite pour désigner les mouvemens de la danse.

La force de l'esprit d'Apollon donne à toutes les Muses le pouvoir d'agir; et ce Dieu, parfaitement éclairé, se tenant assis au milieu de la savante troupe, embrasse toute chose et lui commande tout ce qu'il veut.

Avant de fixer le nombre des Muses à neuf, les poètes de l'antiquité, suivant Pausanias, n'en reconnaissaient que trois: la Mémoire, la Méditation et le Chant. Ce fut Cicéron qui en porta le nombre jusqu'à quatre; savoir: Telxiope, Mnemé, Aœdé et Meleté.

Les Muses ont été l'objet de plusieurs fictions, et comme nous l'avons remarqué plus haut, elles étaient considérées comme des intelligences motrices des sphères. On a quelquefois ajouté aux attributs qui caractérisent les Muses, deux plumes fichées simplement sur le devant de leur coiffure, et qui s'élèvent sur la tête vers le milieu du front, comme on le voit sur la gravure d'une statue antique, planche 62, et au Musée Napoléon sur la tête d'une petite

statue, en marbre de Paros, représentant Uranie, Muse, suivant Hésiode, qui préside à la sphère suprême, ou *au ciel des étoiles fixes*, etc. On croit que cette décoration a été donnée aux Muses par allusion à la victoire qu'elles remportèrent sur les Syrènes, lesquelles furent métamorphosées en corneilles à la suite d'un combat polémyque.

En considérant les Muses comme des intelligences célestes, nous pensons que cet attribut a pu être imaginé par les sculpteurs pour remplacer les ailes que les inventeurs des anciennes allégories leur avaient probablement accordées pour désigner leur marche dans les cieux, comme on en voit aux *anges*, aux *chérubins*, etc. Ces divinités sont, comme les Muses, chargées de présider à l'harmonie céleste, et elles ont, comme les autres, leur domicile dans le *ciel des fixes*.

Nous pensons, en conséquence, que la statue dont nous donnons la gravure, planche 62, représente Aœdé, ou l'Histoire. Nous la voyons debout, levant de la main gauche son manteau, et se découvrant le sein; sans doute pour exprimer qu'elle a tout révélé, et qu'elle n'a rien caché à la postérité. De l'autre main elle tient un rouleau fermé; ce qui indiquerait que son travail est terminé.

DIANE.

La planche 63, que nous avons sous les yeux, nous fait voir Diane, ou la Lune, Déesse de la chasse, fille de Jupiter et de Latone, et sœur d'Apollon, ou du Soleil. Cette Déesse, disent les auteurs anciens, se plaît le long des ri-

vières et à l'ombre des forêts, où elle poursuit, d'un pied léger, le cerf agile ou le daim bondissant.

Diane est représentée ici debout dans l'action de s'élancer et de poursuivre sa proie. Sa tête, ornée de la coiffure en *corymbe* (1), est élevée ; son regard est expressif, et la main qu'elle porte à son carquois détermine l'action qu'elle va faire. Pour exprimer la légèreté de la Déesse, le sculpteur a simplement vêtu Diane d'une tunique courte, retenue au dessous du sein par une draperie de la même étoffe qui lui sert de ceinture, ornement que l'on appelait ordinairement *succincta*. Les bras et les jambes de cette statue sont nus, et on lui fait tenir un arc de la main gauche, qu'elle appuie sur la tête d'un jeune cerf, pour caractériser sans doute la légèreté de Diane et son goût pour la chasse. Cette belle statue, conservée dans le Musée Napoléon, est du premier style grec et vraiment digne de l'auteur de l'Apollon du Belvedère, auquel on pourrait l'attribuer ; on y reconnaît le même génie dans l'invention, le même goût dans les détails et le même esprit dans l'exécution.

Il est extrêmement rare de voir Diane représentée assise sur les monumens antiques ; cette divinité y est toujours figurée debout dans l'attitude de lancer un trait, ou s'appuyant sur un arc d'or. Cependant on la représente aussi

(1) La coiffure appelée *corymbe* est formée par deux grosses tresses relevées et tournées sur elles-mêmes, de manière à représenter une grappe de raisin. On la fixait derrière la tête avec un ruban étoilé ou une aiguille, ornée de perle ou de corail ; les cheveux qui terminaient les deux tresses étaient libres et flottaient au gré des vents. Cette coiffure était spécialement consacrée à Diane.

accompagnée des chiens Sirius et Procion, qu'elle place auprès d'elle dans un char traîné par deux cerfs blancs, ou par des dragons à queue de serpens; et c'est ainsi que Diane, semblable à Médée, à Cérès et à Proserpine, se promène dans les cieux. On donne quelquefois à la Déesse lumineuse, des ailes, une faucille et une branche d'arbre à la main, et pour coursiers un lion et une panthère: un nombre considérable de nymphes, portant des fleurs et des fruits dans des corbeilles, l'accompagnent dans ses courses nocturnes. On l'appelait Diane sur la terre, la Lune dans le ciel, et Hécate aux enfers. Suivant Pausanias, on la représentait avec trois têtes d'animaux, sous le nom de *Déesse triforme*. Ces têtes d'animaux étaient ainsi groupées: d'un côté on voyait une tête de chien, de l'autre une tête de cheval, et dans le milieu une tête de sanglier.

D'après la fable même, nous sommes donc autorisés à confondre Diane avec Isis, Junon, Minerve, Cérès et Vénus; elle présidait aux accouchemens sous le nom de Lucine. On raconte que lorsque Latone accoucha de deux jumeaux, Diane parut la première, et qu'elle prêta du secours à sa mère pour l'accouchement d'Apollon, qui vint ensuite. Les douleurs de l'accouchement furent si fortes qu'elles donnèrent à Diane de l'aversion pour le mariage, et qu'elle demanda à Jupiter la grâce de conserver sa virginité de même que sa sœur Minerve. Diane, comme Isis, est une vierge très-pure et très-chaste; comme la Déesse des Egyptiens, et comme la Vierge céleste, elle s'appuie sur deux serpens, et elle prend la forme du chat Œlurus pour se soustraire aux poursuites de Typhon. Diane et Isis ne sont donc qu'une seule et même Divinité; sous un autre

nom et sous une autre forme? *Diane*, a dit Basile Valentin, *est une vierge très-chaste qui n'a point connu d'homme et qui cependant conçoit et enfante.*

§. I.

La sévère et chaste Diane ne supportait jamais la plus légère offense faite à sa vertu, et Actœon, qui osa la surprendre au bain, éprouva bientôt le juste châtiment de son impudence.

On croit qu'Actœon était un des chevaux qui conduisaient le char du Soleil. Le mot *Actœon* signifie aussi *lumineux*, d'un mot grec qui veut dire *rayon du Soleil*. Les poètes en ont fait un prince, et ils ont imaginé la fiction suivante : Aristée avait eu un fils d'Antinoë, fille de Cadmus, qu'il avait appelé Actœon, que l'on fit élever avec soin, et dont on confia l'éducation au centaure Chiron, suivant certains auteurs.

Chiron lui donna des goûts agrestes et la passion de la chasse. Ce prince étant un jour à la chasse sur le territoire de Mégare, poursuivait un cerf à toute outrance, lorsqu'il aperçut la chaste Diane qui se baignait avec ses nymphes dans une fontaine. Actœon, attiré par la beauté de la Déesse, eut l'imprudence d'approcher d'elle. Diane, pour le punir de sa témérité, lui jeta de l'eau au visage, qui le métamorphosa en cerf. Ce malheureux fut dévoré par ses propres chiens. La gravure faite d'après une peinture antique, que l'on voit sur la planche 64, représente le moment où Actœon poursuit le cerf qui fut cause de sa mort (1).

(1) Cette fable a donné lieu à plusieurs fictions. On lit aussi dans

§. II.

Cependant Diane conçut de l'amour pour Endymion, berger de Carie. Endymion, l'image de la beauté parfaite et de la suprême bonté, est un Dieu céleste comme Apollon : *Vénus veut qu'Endymion lui cède sans murmurer la gloire de la beauté.* On dit que Diane, tendrement émue à l'aspect du beau corps du jeune berger de Carie, qu'elle rencontra un jour dormant à l'ombre d'un buisson formé de myrtes et de rosiers, posa doucement sur sa bouche vermeille un rayon de son disque argenté. Diane, vaincue par l'Amour, céda plus d'une fois à la puissance du fils de Vénus (1). On a feint qu'à la suite de ce commerce secret de la Déesse avec Endymion, elle conçut de l'air et

---

le Dictionnaire de l'Éncyclopédie, que Diodore dit formellement « qu'*Actœon* fut régardé et traité comme impie, parce qu'il avait marqué du mépris pour Diane et pour son culte, et qu'il avait voulu manger des viandes qui lui avaient eté offertes en sacrifice. Selon Euripide, *Acthœon* fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avait eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser ; et, selon Hygin, parce qu'il avait voulu lui faire violence. Ce malheureux prince fut pourtant reconnu après sa mort pour un héros par les Orchoméniens, qui lui élevèrent des monumens héroïques, et lui offrirent tous les ans des sacrifices par l'ordre d'Apollon. »

(1) M. Girodet, membre de la Légion d'honneur, et élève de M. David, est le peintre moderne qui a fait le mieux sentir, dans son tableau d'Endymion, la beauté du sujet. Il a eu l'art de joindre à la pureté sévère du style et du dessin, tout le charme d'un poète dans la composition de son ouvrage.

qu'elle enfanta la rosée, par allusion sans doute au vent frais qui souffle pendant la nuit, que la Lune éclaire, et à la rosée qui tombe le matin, lorsque Diane ou Phœbé, et la Nuit, sa compagne fidèle, sont l'une et l'autre éclipsées par la présence du Dieu du jour ; déjà, dirons-nous, la Nuit au manteau étoilé, avec ses quatre chevaux noirs, avait parcouru toute la région éthérée, et mouillé, à l'Occident, les roues de son char dans l'onde marine, lorsqu'à l'Orient nous voyons paraître subitement, sur son char de feu, le bel Apollon, frère de Diane, le régénérateur de la nature et l'introducteur de la lumière dans ce monde.

§. III.

Diane avait un temple très-célèbre à Ephèse, où elle était honorée comme la mère du genre humain. Sa statue était chargée à la fois des divers attributs de la nature, d'Isis, de la Lune, de la Terre, de la Nuit, de Cérès et de Diane. La forme de cette statue ressemblait à celle que nous avons gravée planche 65.

Montfaucon a publié et gravé, dans son grand ouvrage, quinze statues bien remarquables de la Diane d'Ephèse (1).

(1) Pour mieux faire connaître la statue de Diane que l'on adorait à Ephèse, nous allons transcrire la description que Montfaucon nous en a donnée. « Elle a, dit ce savant, sur la tête une grande tour à deux étages ; cette tour est posée sur une base qui s'élargit et laisse deux grands demi-cercles à chaque côté de la tête de la Déesse, sur lesquels sont des griffons ailés. La Déesse a le visage assez gracieux et les cheveux courts ; de ses épaules pend une espèce de feston, garni de fleurs et de fruits, qui laisse un vide où l'on voit un *cancre*. Elle étend

Celle que nous avons sous les yeux, terminée en gaîne, est décorée de simples tableaux et non des attributs allégoriques comme celle que nous a donnée Montfaucon. Le premier des tableaux représente, d'un côté, un Apollon radié, et de l'autre le génie Acratus (1). Sur le second, on

---

ses deux mains et a sur chaque bras un lion. Au dessous du sein, entre les deux premières bandes, est une grande quantité de mamelles; on en compte jusqu'à dix-huit. Entre la seconde et la troisième bande sont représentés des oiseaux; entre la troisième et la quatrième, une tête humaine avec des ailes, et un Triton à chaque côté; entre la quatrième et la cinquième, deux têtes de bœuf. » Le même auteur s'exprime ainsi sur une autre statue du même genre: « Elle a sur sa tête une grande tour à triple étages, et par dessus un voile qui lui couvre les épaules. Un grand feston, entouré de pointes, lui descend sur la poitrine; dans le feston sont deux Victoires qui tiennent une couronne au dessus d'un *cancre;* elle a sur chaque bras deux lions. Tout le bas est divisé, comme dans la précédente, en quatre étages; un grand nombre occupent le premier; le second a trois têtes de cerf assez mal formées, et à chaque côté une figure humaine. Les trois autres ont chacun trois têtes de bœuf. Il sort, outre cela, des deux côtés, des têtes et une partie du corps de certains animaux. »

(1) *Acratus* est un génie de la suite de Bacchus. Dans cette gravure, il paraît sous la forme d'un enfant ailé, couronné de raisins et de feuilles de vigne. Suivant Pausanias, les Athéniens en faisaient une divinité particulière à celle de Bacchus: il ajoutait qu'on le représentait voilé jusqu'à la bouche; et nous connaissons un camée antique sur lequel Acratus a le bras droit enveloppé entièrement d'un voile, qui paraît être attaché à un autre bout de draperie, qui lui couvre le pectoral, et qui passe derrière son cou. A Sparte, suivant le même auteur, on voyait Bacchus enfant porté par Mercure. A Amyclée il était représenté ailé, et on lui donnait le surnom de *Psila* ou *ailé*.

Nous ne sommes pas éloignés de penser que le camée dont nous

voit les trois Grâces réunies et groupées à des cornes d'abondance. Le troisième représente Vénus, portée par un cheval marin et voguant sur les eaux; et sur le dernier de ces tableaux on voit trois Amours armés de flèches. La tête de la statue de Diane est ici chargée d'une grosse tour, comme l'est ordinairement celle de Cybèle; un grand voile lui couvre les épaules, lequel retombe par derrière jusqu'au bout des pieds en forme de manteau.

Les anciens donnaient aussi deux natures à Diane, et ils la considéraient comme la mère des Dieux, la mère des Géants, la mère de nos corps et la mère de tous les animaux; ce qu'ils ont parfaitement exprimé dans la célèbre statue d'ébène de la Diane d'Ephèse, qui était chargée de toutes sortes d'animaux, et dont le corps, orné des signes du Zodiaque, l'emblême de l'éternité, était rempli d'une grande quantité de mamelles : *Multimamia* est le nom que lui donnait saint Jérôme. On a également sculpté un *cancer* sur la poitrine, ou sur le *pectoral* de la Diane d'Ephèse, parce que cette Déesse était censée prendre son domicile dans ce signe céleste.

---

parlons ne soit l'image du solstice d'hiver, ou de Bacchus naissant, comme on le représentait en Campanie et en Egypte, sous la forme d'un enfant nouvellement né. Cette allégorie exprimerait donc qu'à cette époque de l'année, Bacchus, le Soleil, ou la Lumière céleste dégradée, se montre aux hommes dans un état de faiblesse qui ressemble à celui de l'enfance; et la draperie ou le lange dont l'enfant est couvert sur ce monument, serait là pour indiquer que le Soleil alors nous paraît voilé jusqu'au moment où, dégagé de l'enveloppe de l'enfance, et devant acquérir, avec le tems, l'âge et la force convenables, il se montrera tout entier.

MARS.

Mars, Dieu de la guerre et des combats, était appelé *armipotens* par Lucrèce, pour exprimer sa vaillance. Homère et Hésiode considèrent le Dieu Mars comme fils de Jupiter et de Junon. Les Latins disent que ce Dieu était né de la puissance seule de Junon, et ils ajoutent que cette Déesse, piquée de ce que Jupiter avait fait naître Minerve sans sa participation, éprouva un sentiment de jalousie dont elle n'était pas la maîtresse, et qu'étant conduite par Flore dans une prairie émaillée des plus belles fleurs, celle-ci lui en indiqua une, qu'elle toucha du bout du doigt, et que Mars naquit spontanément de cette fleur.

Mars était considéré comme l'amant de Vénus, et l'on a supposé que ce Dieu se délassait des fatigues de la guerre en se reposant sur le sein de cette Déesse. Pour mieux peindre l'amour sans cesse renaissant du Dieu Mars, aiguillonné par les charmes de Vénus, on a dit que l'Amour voltigeait continuellement autour de lui, et qu'il lui perçait le cœur avec ses traits.

On donne au Dieu de la guerre et des combats la Terreur et la Crainte pour fils, et Harmonie pour fille. Cette fille est l'image de la Vierge céleste, comme Cadmus, qu'elle épouse, est celle du Soleil.

Harmonie, fille de Mars et de Vénus, née de l'union intime du *feu* et de la *force créatrice*, est le symbole de la puissance invisible qui circule dans l'univers. C'est par l'harmonie que tout respire; car cette Déesse, en fixant l'équilibre dans les organes des animaux, comme dans les

autres corps, organise ainsi la durée du monde. Les poètes ont ajouté à leur fiction qu'Harmonie et Cadmus furent métamorphosés en serpent après le cours d'une vie orageuse. On voit bientôt que cette supposition emblématique se rattache aux idées générales que les anciens avaient sur l'organisation de l'univers. Ces idées sublimes furent également fixées par les poètes dans la mythologie. La supposition du fabuliste, dans cette circonstance, est de toute exactitude, 1° parce que l'apparition du Serpent dans le ciel fixait, chez les anciens, la course annuelle du Soleil, comme il était l'annonce de la mort de l'Astre-Dieu, que l'on personnifiait; 2° parce que cette figure astronomique est l'image de la durée du monde, ou du Zodiaque, sur lequel le Soleil roule sans s'arrêter depuis l'origine des siècles; et que c'est encore le même serpent que l'on donne à Saturne, ou au Tems, pour peindre allégoriquement l'éternité.

Mars, en prenant son domicile dans le signe du Scorpion, devient l'image du feu qui dévore et détruit tout: la Fureur marche devant lui; on dit même qu'on l'appelait *cruel, terrible et sanguinaire*. On représente ce Dieu sous les traits d'un homme nerveux, tantôt nu et tantôt vêtu, armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier, avec un manteau sur les épaules. Ce Dieu est quelquefois représenté barbu; mais on le voit plus communément sans barbe sur les monumens antiques; c'est ainsi qu'il est dessiné sur un bas relief grec, planche 46, n° 3. On le voit aussi sur un char, conduit par Bellone, et traîné par des chevaux irascibles et indomptés, qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage.

La gravure que nous avons sous les yeux, planche 66, nous fait voir l'Empereur Marc-Aurèle sous les traits du Dieu Mars (1). Dans ce groupe antique, on a représenté Faustine, femme de cet Empereur, l'aidant à s'armer. Le casque de Mars est ici orné de deux louves, pour indiquer sans doute que son culte était beaucoup plus en faveur chez les Romains que chez les Grecs.

VÉNUS, L'AMOUR ET L'AME.

Vénus, suivant les uns, était fille de Jupiter et de Dioné; mais Hésiode prétend que Vénus doit sa naissance à l'écume de la mer, fécondée par les parties sexuelles de Saturne qu'Uranus jeta dans ses eaux immenses à la suite de l'opération cruelle qu'il fit éprouver à son fils. Vénus est l'image de la beauté parfaite qui étonne l'univers par l'éclat de ses charmes. Pour prouver sa puissance, les poètes ont feint qu'à son aspect les vents se retiraient; que les zéphirs venaient rafraîchir l'air de leur douce haleine; que les nuages se dissipaient pour lui donner un jour pur et serein, et que les plaines de la mer se calmaient et roulaient une onde argentée pour recevoir leur souveraine et la porter en triomphe sur une conque de nacre, préparée par les Tritons et les Néréïdes, comme on le voit sur la planche 67.

Si l'on veut bien connaître tous les noms et toutes les attributions que les anciens donnaient à Vénus, il faut avoir

---

(1) Nous avons fait graver ce groupe pour donner aux lecteurs une idée de la manière dont les anciens représentaient le Dieu de la guerre.

recours à l'excellent Mémoire que M. Larcher, membre de l'Institut, a fait imprimer en 1775. Nous dirons cependant que l'on a généralement moins varié sur la naissance de Vénus que sur ses attributions, et les auteurs anciens s'accordent à dire que cette Déesse sortit du sein des ondes au milieu d'une écume dont la blancheur était éblouissante, et qu'elle reçut les noms d'*Anadyomène* et d'*Aphrodite*, qui veulent dire *née de l'écume.*

§. I.

Anadyomène.

Anadyomène est le nom que l'on donne à Vénus lorsqu'on la suppose sortant du sein des ondes et formée de l'écume blanche de la mer, telle qu'elle a été représentée par les artistes les plus célèbres, Apelles, Praxitelle, Titien, etc. Pour décrire les charmes et la démarche de Vénus, il faudrait peindre la beauté suivie des Grâces, précédée d'un cortège de petits Amours papillonant autour d'elle, et mêlant leurs jeux enfantins à ceux des colombes et des moineaux, comme le célèbre peintre Albane nous l'a représentée dans ses beaux tableaux qui décorent aujourd'hui notre beau Musée Napoléon.

Jamais culte ne fut autant répandu que celui de Vénus. La beauté plaît et chacun s'empresse à lui rendre des hommages : aussi son culte fut-il universellement adopté. Les Arabes, les Assyriens, les Phéniciens, les Grecs, les Perses, les Romains, les Espagnols, les Mexicains, même les Gaulois; tous ces peuples s'humilièrent devant la Déesse des Amours, lui élevèrent des autels, lui bâtirent des tem-

ples, et lui rendirent un culte particulier. En Egypte, les prêtres chantaient des hymnes religieuses en l'honneur d'Isis, ou Vénus. Anacréon chantait aussi les amours de Vénus.

Les philosophes de l'antiquité voyaient, dans la belle planète de Vénus, appelée, suivant les uns, *Astarté*, et, suivant les autres, *Cabar* ou la Grande, fille d'Uranus ou du Ciel, la force féconde de la nature ou la cause universelle, sous le nom de *Genétrix* : on supposait qu'elle renfermait en elle-même les quatre élémens. C'est donc dans l'astrologie que l'on doit chercher Vénus ; mais nous ne nous occuperons, dans cette circonstance, que du surnom d'*Anadyomène*, qui lui fut donné, et des attribus qui la caractérisent.

« La Vénus Anadyomène était très-célèbre dans l'antiquité. Auguste, dit Pline, consacra, dans le temple de César, un tableau d'Apelles, représentant Vénus sortant de la mer, à laquelle on donna le nom d'*Anadyomène*. L'attitude sous laquelle ce grand artiste offrit cette Déesse aux yeux des Grecs, était si convenable et si frappante, quoique de la plus grande simplicité, que toute la Grèce s'accorda à lui donner le nom d'*Anadyomène*, c'est-à-dire, *essuyant ses cheveux en sortant de l'écume de la mer qui l'avait formée*. Apelles, voulant peindre la naissance de Vénus, saisit l'instant où, sortant de l'écume entr'ouverte, la Déesse s'élève sur la surface des eaux. » Suivant Pline, les vers grecs que l'on a faits à la louange de ce tableau ne l'ont pas surpassé, mais ils l'ont rendu plus célèbre. Titien a peint aussi Vénus Anadyomène sortant des ondes et pressant sa longue et belle chevelure pour en

extraire l'eau : ce chef-d'œuvre, qui était conservé dans la galerie du palais d'Orléans, et que nous avons copié plusieurs fois, a été gravé par M. Saint-Aubin.

Nous pensons que la belle Vénus, dite de *Médicis*, dont nous donnons la gravure planche 68, placée comme la reine du monde au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité, que nous admirons dans le Musée Napoléon, est aussi une Vénus Anadyomène. Sa modestie, ses formes adolescentes et gracieuses, tout nous autorise à le croire; elle s'incline légèrement et s'empresse de couvrir de ses mains délicates ce que la pudeur défend de montrer. Sur la base qui reçoit ses jolis pieds, on voit un dauphin caressant qui l'accompagne, et des Amours à cheval sur le poisson austral d'Amphytrite(1). A ces traits, qui peut méconnaître Vénus naissante, Vénus Vierge, Vénus Anadyomène, enfin la mère de l'Amour?

Certains auteurs prétendent que ce chef-d'œuvre est la statue que Praxitèle fit pour les Cnidiens, qui la placèrent dans leur temple; cependant on lit sur la plynthe: *Cléomènes, fils d'Apollodore, Athénien, faisait.* Aussi a-t-on prétendu que la Vénus de Médicis était une copie faite par ce même Cléomènes de la Vénus que Praxitèle avait modelée d'après la célèbre courtisane Phryné. Suivant Athénée, ce fut d'après cette belle courtisane qu'Apelles fit sa Vénus *Anadyomène*, et Praxitèle sa Vénus *Cnidienne*. « Phryné, dit-il, était la plus belle et surtout la mieux faite de la Grèce; rien n'est égal à ses charmes dans les

(1) *Voyez* dans ce volume l'article *Amphytrite*, page 84.

parties du corps que la pudeur veut que l'on cache ; aussi se montrait-elle rarement toute nue, et jamais on ne la vit aux bains publics. Mais, dans les jours de fêtes consacrées au Dieu Neptune, elle se rendait sur les bords de la mer : là, déposant ses vêtemens, et dénouant ses beaux cheveux, elle entrait dans l'eau aux yeux de toute la Grèce. »

Le myrte, la rose, le lis et le pavot étaient consacrés à Vénus. Ovide dit formellement que Vénus étant occupée sur les bords de la mer à essuyer ses cheveux, elle se couvrit de myrte pour dérober les contours de son beau corps aux regards des Satyres. Après la victoire qu'elle remporta sur Junon et sur Pallas, elle reçut une couronne de myrte, qu'elle portait ordinairement comme les marques de son triomphe. Les colombes, les moineaux, les cygnes et les tortues, lui étaient consacrés. Pausanias parle d'une statue de Vénus, au pied de laquelle on avait représenté une tortue.

La Déesse de la génération du printems et des Amours paraissait emprunter les armes de Mars (1), lorsque ce Dieu, par la position qu'il tient dans le ciel, préside, conjointement avec elle et le Soleil, au décours du Bélier ; et cette position céleste a fait dire aux poètes que Vénus avait épousé le Dieu Mars : Voilà pourquoi on voit beaucoup de statues antiques représenter Vénus, armée comme l'est Minerve. On lui donnait le nom d'*Area*, comme on lui donnait celui de *Sarena*, lorsqu'elle présidait à la navigation sous le nom de *Vénus*

(1) *Voyez* ce que nous avons dit du Dieu Mars dans l'article précédent.

marine. Nous connaissons des monumens antiques qui représentent Vénus sous les deux emblêmes dont nous venons de parler : dans l'une elle y est armée d'un casque et d'un bouclier, et montée sur un cheval marin. Dans l'autre, on voit Vénus *Cyprigenia*, ou *Cypris*, surnom qu'elle reçut à cause du culte qu'on lui rendait dans l'île de Chypre. On supposait que la Déesse, en sortant des flots, aborda dans cette île, et qu'elle demeura un instant comme immobile en réfléchissant sur sa nouvelle position, et cherchant dans sa pensée un lieu propre à la recevoir.

§. II.

Aphrodite.

On donne une origine à ce surnom de Vénus, et la voici : « Ce fut de Cythère que le culte de cette Déesse passa dans la Grèce ; et comme ceux qui l'y avaient porté étaient venus par mer, les Grecs, qui cherchaient à mettre du merveilleux partout, dirent *qu'elle était sortie de la mer*, et lui donnèrent le nom d'*Aphrodite*, mot qui veut dire *écume*, comme si elle fût née de la mer. » Mais il est naturel de penser que cette belle planète, qui attire tous les regards par la pureté de sa lumière et la vivacité de sa couleur argentée, et qui paraît effectivement sortir du sein de la mer au moment de son lever, a donné lieu à une fiction quelconque. Nous ne serons donc point surpris qu'elle ait reçu le nom d'*Aphrodite* des peuples voisins de la mer, puisque cette mer, de laquelle Vénus paraît naître, borne l'horizon de ces mêmes peuples, et que cette planète semble véritablement sortir des flots et de leur

écume, lorsqu'elle se montre aux hommes. Ainsi Vénus Aphrodite, *écume* (ou *sperme* blanc de la mer), était adorée de tous les peuples voisins de la mer: aussi lui a-t-on bâti des temples et élevé des autels sur les bords de la mer.

Les monumens en l'honneur de Vénus, que nous ont laissés les anciens sculpteurs, sont très-multipliés; et le culte de cette Déesse a varié selon les peuples qui l'adoraient, et suivant l'imagination des peintres et des poètes qui l'ont célébrée. Souveraine de l'élément humide sous le nom d'Aphrodite, on la voit triomphante, et portée au milieu des eaux par des Néréides ou par des Tritons. (*Voyez* sur la planche 67 la gravure d'un beau marbre conservé dans la maison Mathei, à Rome.)

Vénus, sortant de la mer, est soutenue sur une grande coquille par deux Tritons qui l'élèvent, comme en triomphe, au dessus des eaux. Vénus tient ses longs cheveux, et en fait découler l'*écume*.

Ut complexa manu madidos salis æquore crines,
Humidulis spumas stringit utraque comis.

Vénus, habitant les cieux, plane dans les airs mollement couchée sur un char de nacre et de corail, attelé de plusieurs colombes et de passereaux; sur la terre, elle est toute-puissante; représentée debout, sans vêtement, elle reçoit au milieu des Grâces, ses compagnes fidèles, l'encens des mortels. Semblable à une rose qui s'épanouit au lever de l'Aurore, et qui attire, par l'éclat et la fraîcheur de son coloris, tous les regards amis de la beauté; telle

parut Aphrodite à la Grèce. La plus belle statue de Vénus, suivant les auteurs anciens, est celle que fit Praxitèle pour les Cnidiens dont nous avons parlé plus haut. Les Cnidiens, jaloux de leur trésor, la placèrent dans leur temple et l'adorèrent. On croit que la Vénus dite de Médicis, gravée sur la planche 68, et placée dans le Musée Napoléon, est la Vénus Cnidienne de Praxitèle, que ce célèbre sculpteur fit d'après la courtisane Phryné. Je ne partage point cette opinion, et je pencherais plutôt à croire que c'est la statue que l'on appelle la *Vénus du Capitole*, que l'on conserve dans le même Muséum, et que nous avons gravée planche 69.

Nous ne trouvons point dans la Vénus dite du Capitole ces grandes et belles formes *surhumaines* que les anciens accordaient généralement à toutes les divinités du premier ordre, telles que nous les admirons dans la Vénus de Médicis, appelée ainsi, parce que Cosme de Médicis, le protecteur des arts et de son pays, en avait fait l'acquisition lorsqu'on en fit la découverte.

Les formes *surhumaines* étaient, selon nous, des formes *sacrées*; car nous les voyons constamment et uniquement employées dans les images des Dieux; nous les retrouvons ces mêmes formes dans les plus mauvaises productions qui nous sont parvenues, et elles y sont toujours conservées si, la statue représente une divinité du premier ordre. Notre belle Vénus de Médicis nous donne, pour les femmes, une idée parfaite des formes surhumaines. Ce chef-d'œuvre nous prouve aussi à quel point de perfection les sculpteurs grecs avaient porté l'étude de la nature des femmes, ainsi que l'art de conserver aux muscles toute leur souplesse, même

en les développant. Emerveillés de tant de beautés réunies, nous trouvons encore dans la savante exécution de la Vénus de Médicis, la fraîcheur et la douceur de la peau; charme voluptueux qui séduit la vue et électrise le toucher. Enfin, étonnés du chef-d'œuvre qui nous arrête, nous ne cesserons d'admirer et nous ne cesserons de répéter : quelle grâce sévère! quelle souplesse et quelle pureté dans les contours! C'est bien là la perfection idéale; comme l'Apollon Pythien nous présente, en homme, les formes par excellence, les formes *surnaturelles* ou *sacrées* (1).

Notre Vénus de Médicis, ou *Aphrodite*, est Vénus naissante, Vénus vierge, simplement animée, exempte encore de passion : étonnée de se voir nue, elle s'incline doucement, et cherche à cacher avec la main ce qu'une femme décente rougit de montrer. Ce mouvement, très-naturel, est bien exprimé par ces vers d'Ovide :

Ipsa Venus pubem, quoties velamina ponit.
Protegitur lævâ semireducta manu (2).

Mais nous sommes autorisés à penser que la statue de

---

(1) *Voyez* dans ce volume la planche 57, et la description de l'Apollon du Belvedère, page 55

(2) C'est cette expression d'innocence parfaite que M Gérard a si bien rendu dans son beau tableau de Cupidon et Psyché, que possède aujourd'hui M. Le Breton, secrétaire perpétuel de la quatrième classe de l'Institut. L'Amour s'approche d'elle pour la première fois; elle est comme stupéfaite; elle ressent, pour la première fois, un sentiment qui lui était inconnu.

la Vénus dite du Capitole, de la main de Praxitèle, représente la belle courtisane Phryné. D'abord nous voyons que les formes de cette statue se ressentent davantage des formes *humaines*, ou des formes naturelles : taille plus élevée, muscles plus nourris et plus développés, peau plus épaisse, gorge moins jeune, genoux plus gras et jambes plus fortes; voilà ce qui constitue l'ensemble de la statue de la Vénus du Capitole, et nous conviendrons que toutes ces formes se rencontrent ordinairement dans la nature, et que ce ne sont pas là celles que nous admirons dans la belle Vénus de Médicis. Nous sommes donc autorisés à croire, d'après cette observation, que le sculpteur qui a travaillé cette statue n'a point eu l'intention de produire une Vénus, mais de faire le portrait d'une femme célèbre de l'antiquité, sortant du bain, femme qui aurait déjà communiqué avec des hommes.

Ensuite, si nous examinons les accessoires de la statue, nous voyons tout ce qui caractérise une baigneuse; 1° un vase propre à contenir les parfums dont les femmes grecques se servaient après le bain ; 2° le linge nécessaire à les essuyer. Rien n'a été oublié dans cette circonstance, et l'attitude de la statue nous rappelle celle de la Vénus de Cnide, représentée sur un médaillon frappé dans la même ville ; enfin toutes les formes de la statue de la Vénus du Capitole se rapprochent davantage de celles des femmes avec lesquelles nous habitons; et si on ajoute à la vérité des contours et du dessin, l'illusion d'un marbre de la plus grande transparence, imitant parfaitement le coloris de la chair, on ne sera plus surpris de voir quelques personnes, peu exercées dans les ouvrages de l'antiquité, préférer cette

statue à celle de Vénus Aphrodite, dite de Médicis; car on peut dire d'elle : *Est-elle vêtue, elle est belle ; est-elle nue, elle est la beauté.*

« Par la description qui nous reste et de la *Vénus Anadyomène* et de la *Vénus de Cnide*, on voit clairement qu'Apelles et Praxitèle saisirent chacun le moment le plus favorable à leur art; Praxitèle fit choix de celui où, sortant de l'eau, Phryné se disposait à reprendre ses vêtemens, ayant à ses pieds le vase qui contenait les parfums dont on faisait usage après le bain. »

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même ; et j'en rougis !
Mais Praxitèle !... où m'a-t-il vue ?

(VOLTAIRE.)

Pour fixer d'une manière plus positive l'opinion que l'on doit prendre sur ces deux chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'il nous soit permis de rapporter ici ce qu'en dit le célèbre Winckelmann dans son Histoire de l'Art. «La Vénus de Médicis, dit-il, est semblable à une rose qui paraît à la suite d'une belle aurore, et qui s'épanouit au lever du Soleil. Elle entre dans cet âge où les vaisseaux commencent à s'étendre, où le sein prend de la consistance. Quand je la contemple dans son attitude, je me représente cette Laïs qu'Apelles instruisait dans les mystères de l'Amour ; je me figure la voir comme elle parut, lorsqu'elle se vit obligée, la première fois, d'ôter ses vêtemens et de se présenter nue aux yeux de l'artiste extasié. Telle est aussi l'attitude de la Vénus du Capitole, d'une meilleure conser-

vation que les autres figures de cette Déesse, puisqu'il ne lui manque que quelques doigts. Telle est encore la disposition d'une autre Vénus placée à Troas, et copiée par un certain Menophantus. Mais ces deux figures sont représentées dans un âge plus mûr, et dans une stature plus grande que la Vénus de Médicis. »

§. III.

Vénus présidait encore aux jardins, comme nous l'apprend Plaute, par le surnom de *Frutis* qu'il lui donne. On lui bâtit plusieurs temples. *Frutinal templum Veneris frutis* (1). Cette même Vénus présidant aux semailles on l'invoquait sous le nom de *Dea Seia*. La statue antique de Vénus, dont nous donnons la gravure planche 70, représente Vénus des jardins, caractérisée par le fruit qu'elle tient de la main droite et qu'elle semble présenter à ses adorateurs, tandis que, de l'autre, elle couvre de son vêtement la partie que la pudeur aime à cacher ; allégorie qui semblerait indiquer que la prostitution contrarie la fécondité.

Vénus, comme Isis, était hermaphrodite ; c'est-à-dire, qu'elle renfermait en elle seule la puissance de créer et d'engendrer sans aucun secours étranger (2) ; on lui don-

(1) Les Romains bâtirent un *frutinal*, ou un temple, à Vénus des jardins, sur la voie Appienne.

(2) *Hermaphrodite* est un personnage homme et femme, que l'on fait naître de la conjonction de *Mercure* avec *Vénus*. *Hermaphrodite* ait ennemi des eaux quoiqu'il en fût n é.

nait aussi tous les caractères de la grande Déesse des Egyptiens. Vénus étant donc considérée par les anciens philosophes comme le symbole de la force féconde et vivifiante de la nature, son culte a dû nécessairement s'étendre sur toute la surface du globe, et se répandre chez tous les peuples : c'est aussi cette raison qui a multiplié à l'infini ses différentes figures comme ses noms différens.

Vénus avait des fêtes très-célèbres dans la plupart des villes de la Grèce, sous le nom d'*Aphrodisies* : les plus renommées se célébraient dans l'île de Chypre, et l'on a supposé que la Déesse aborda dans cette île au moment de sa naissance, et qu'elle y avait depuis fixé sa résidence. Elle avait aussi un culte sous le nom de Vénus *Pandemos*, ou Vénus Populaire, laquelle présidait à la prostitution publique; et on l'avait représentée à Elis, assise sur un bouc. *Les Egyptiens considéraient le bouc comme le symbole de la force féconde communiquée à la nature par la divinité.* Ce fameux groupe, exécuté en bronze, était de la main de Scopas.

Vénus avait aussi à Athènes un temple, que l'on dit avoir été bâti par les ordres de Solon; ce temple, voué à la prostitution, ne pouvait être fréquenté que par les *courtisanes*. Une épigramme d'Asclépiade nous apprend que ces femmes offraient à la Déesse les instrumens de leur profession; et, suivant Nossis, elles lui offraient aussi, par reconnaissance, des statues d'or, d'ivoire, ou de matière précieuse : il cite particulièrement celle en or que la célèbre courtisane Polyarchis lui avait consacrée. *Nous avons été voir dans le temple de Vénus cette belle statue d'or de la Déesse, que lui a consacrée Polyarchis, qui a acquis de grandes richesses par sa beauté.*

Les Grâces.

L'origine des Grâces a varié chez les anciens, suivant l'imagination des poètes qui les ont chantées : cependant plusieurs auteurs s'accordent à les faire descendre de Jupiter et d'Eurynomé, fille de l'Océan. Les Grecs les appelaient χάριτες, *charites*, distinguées par *Æglæa*, *Thalia*, *Euphrosine*. Selon Pausanias, les Lacédémoniens n'en reconnaissaient que deux, *Cléta* et *Phaenna*; elles étaient les compagnes assidues de Vénus, et ils les représentaient nues. Chez les Eliens, leur habit était doré ; le visage, les mains et les pieds de marbre blanc; l'une tenant une rose, l'autre un dé, et la dernière un rameau de myrte. La plupart des monumens antiques les représentent nues ; ce qui nous autorise à croire que c'était l'opinion généralement adoptée par les anciens. *Les vraies Grâces*, disaient-ils, *existent dans elles-mêmes, et sans emprunter aucun éclat extérieur.* Elles avaient un temple à Orchomène, où l'on supposait que la statue des Grâces qu'on y révérait avait été sculptée avec des pierres tombées du ciel.

Adonis, amant de Vénus.

Il nous suffit d'ouvrir le Dictionnaire de la Fable pour reconnaître qu'Adonis est le Soleil. Macrobe et Orphée s'expliquent clairement sur cette divinité. Sa naissance est le fruit d'un inceste, commis entre Myrrha et son père Cynire, roi d'Assyrie. Ce roi, suivant certains auteurs, tourmenté de cet inceste, voulut se donner la mort; d'au-

tres disent qu'il fut chassé de ses Etats, et qu'il périt malheureusement pour avoir osé défier Apollon dans l'art de la musique. Myrrha elle-même, honteuse de son crime, passa en Arabie, où elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrre, espèce de gomme odoriférante consacrée au Soleil, et qui, dit-on, a la vertu de provoquer à l'amour ceux qui en font usage. Cependant Myrrha porta Adonis dans son sein; le terme de sa grossesse arrivé, l'arbre s'ouvre spontanément; l'enfant paraît, et il est reçu par des nymphes, qui l'emportent dans une grotte pour faire son éducation (1).

La passion violente que Vénus conçoit pour le jeune Adonis, dont la beauté de la figure, les grâces, les formes arrondies de son corps et la fraîcheur de son teint rosé, le firent comparer à l'Amour lui-même. Si Adonis, ont dit les anciens, avait des ailes, on le prendrait pour l'Amour; et si on ôtait les ailes à l'Amour, on le prendrait pour Adonis.

La mort tragique d'Adonis, suite funeste de la jalousie de Mars, mérite d'être rapportée : voici ce qu'on raconte. Mars prend la forme d'un sanglier, pour se défaire d'un rival qui lui devenait de plus en plus odieux. Adonis aimait passionnément la chasse. Mars, déguisé sous les traits de l'animal, se montre devant son rival; le jeune prince saisit

---

(1) *Voyez* la description de l'antre de Mithra, qui a été tirée des livres même de Zoroastre, qui passe pour avoir imaginé le premier les formes mystérieuses et symboliques du *culte du Soleil*, sous le nom de *religion mitriaque*, que nous avons donnée dans le premier volume de cet ouvrage, page 7.

avec empressement son javelot pour le percer ; le sanglier, furieux, revient sur le coup, s'élance sur Adonis et le met en pièces. Vénus arrive, mais trop tard ; déjà il n'était plus : elle recueille les restes de son amant, le couvre de laitues, et le change ensuite en *anémone*. Ovide, dans ses Métamorphoses, en parlant de la mort d'Adonis, fait naître de son sang les vents d'automne, qu'il peint par la fleur de l'anémone, que le vent le plus léger renverse. Adonis descend aux enfers, Vénus intercède Jupiter ; elle obtient que son amant passerait six mois dans les enfers avec Proserpine, et les six autres mois avec elle, sur la terre. On voit clairement que le culte d'Adonis est nécessairement lié à celui de Vénus ; et, d'après ce qu'on vient de lire, qui peut douter qu'Adonis ne soit le héros d'un poëme solaire, s'il n'est pas lui-même le soleil, sous des formes humaines ? Il est certain qu'il est le même qu'Osiris, qu'Apollon, que Mithra, que Bacchus, etc. Comme eux, il avait des temples ; comme eux, il avait des autels ; on célébrait aussi des fêtes en l'honneur de sa nativité, de sa mort et de sa résurrection. Macrobe dit clairement que le passage successif de l'amant de Vénus et de Proserpine, du ciel aux enfers, et des enfers au ciel, est le passage du Soleil dans les deux hémisphères. Dans l'animal symbolique (le sanglier) qui blesse Adonis, il voit l'emblême de l'hiver qui blesse le Soleil, et lui ôte la force puissante par laquelle il féconde toute la nature au printems. Ce sanglier est celui d'Erymanthe, ou l'Ours céleste, appelé par Plutarque le *Chien de Typhon*, dont nous avons parlé dans le premier volume de cet ouvrage, pages 23 et 24.

« Les Phéniciens, continue Macrobe, ont affecté à Vénus,

» ou à la Lune, l'hémisphère supérieur de la terre que » nous habitons; et ils ont nommé *Proserpine* l'hémis» phère inférieur. Ainsi les Phéniciens ou les Assyriens » supposent que la Déesse Vénus pleure la mort d'Adonis, » parce que le Soleil, par sa révolution annuelle à travers » les douze signes du Zodiaque, passe et descend dans la » partie inférieure de son cercle, et vers cet hémisphère » opposé au nôtre. *Les douze signes, qui marquent sa* » *route, se distinguent en six, qu'on appelle* supérieurs, » *et en six autres qu'on appelle* inférieurs. Lorsque le » Soleil passe aux signes inférieurs, et que, par sa retraite, » les jours diminuent, la Déesse alors paraît s'affliger de » l'absence de ce Dieu, qu'une mort momentanée semble » lui ravir pour le livrer à Proserpine, qui le retient chez » elle. Mais Adonis est rendu à Vénus; et cela arrive lors» que le Soleil, après avoir parcouru les six signes infé» rieurs de son cercle annuel, revient à l'origine du Zo» diaque, en repassant vers notre hémisphère, pour rendre » à la lumière tout son éclat, et au jour cette augmenta» tion de durée, qui abrège celle des nuits. » A Byblos et dans les environs du Liban, on adorait le Soleil sous le nom d'Adonis, qui veut dire *Seigneur*; aussi ses adorateurs l'appelaient-ils *Dominus Sol.*

La célébration des fêtes en l'honneur d'Adonis commença en Phénicie, et se répandit ensuite en Egypte, en Assyrie, en Judée, en Perse, en Chypre et en Grèce. La première se pratiquait huit jours avant les calendes d'octobre; c'est-à-dire, à l'entrée du Soleil, à l'équinoxe d'automne : c'était la fête de deuil que l'on célébrait alors en l'honneur de ses souffrances et de sa mort. Les femmes et les initiés

à ses mystères, qui avaient pleuré sa mort, étaient seuls admis à ces fêtes lugubres. Ces fêtes duraient huit jours. Suivant Meursius, on célébrait les fêtes de la résurrection d'Adonis, *six* mois après celles de sa mort, par allusion aux *six* mois dont nous avons parlé plus haut, qu'il était censé passer tantôt avec Vénus, et tantôt avec Proserpine. Cependant, dans la suite, ces fêtes furent réunies à celles de la résurrection, qu'on célébra d'abord huit jours avant les calendes d'avril. Lucien prétend que les fêtes célébrées en l'honneur de la *mort* et de la *résurrection* d'Adonis furent célébrées ensemble à l'équinoxe du printems, de manière qu'on commençait naturellement par célébrer celles de sa mort, et qu'ensuite, trois jours après, on célébrait celles de sa résurrection; de sorte, quoiqu'Adonis fût censé mort en automne, cependant la cérémonie de sa mort fut remise au tems où l'on chantait sa résurrection. Nous rapporterons ici le détail curieux de ces cérémonies, d'après la description que nous en a donnée M. Noël, parce qu'elles portent le caractère de la véritable antiquité, qu'il a puisé dans les meilleurs auteurs, et que nous pourrions en donner une traduction moins exacte. « A Alexandrie, dit ce savant, la reine, ou la dame la plus qualifiée de la ville, portait la statue d'Adonis, accompagnée des femmes du premier rang, qui tenaient des corbeilles remplies de gâteaux, des boîtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres, et toutes sortes de fruits. La pompe était fermée par d'autres dames qui portaient de riches tapis, sur lesquels étaient deux lits en broderie d'*or* et d'*argent*, l'un pour Vénus et l'autre pour Adonis. On y voyait la statue du jeune prince avec une pâleur mortelle qui n'altérait pas sa beauté. Cette pro-

cession marchait ainsi au bruit des trompettes et de toutes sortes d'instrumens de musique. A Byblos, dit Lucien qui en avait été témoin, au jour marqué pour la solennité, toute la ville prenait le deuil, et commençait à donner des marques publiques de douleur. On n'entendait de tous côtés que des gémissemens. Les femmes, qui étaient les ministres de ce culte, couraient les rues, la tête rasée, et se frappaient la poitrine. L'impie superstition forçait celles qui refusaient de prendre part à la cérémonie, à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau Dieu l'argent qu'elles gagnaient à cet infâme commerce. » M. Noël continue ainsi la description des fêtes qui se célébraient à la suite de celles-ci en l'honneur de la *résurrection* d'Adonis. « Le dernier jour de la fête, le deuil public se changeait en joie, et chacun célébrait la résurrection d'Adonis. Cette fête était célébrée en même tems dans la basse Egypte. Alors les Egyptiens exposaient sur la mer un *panier d'osier*, qui, poussé par un vent favorable, abordait de lui-même sur les côtes de Phénicie, où les femmes de Byblos, qui l'attendaient avec impatience, l'emportaient dans la ville; et c'était alors que l'affliction publique faisait place à une joie universelle. Saint Cyrille ajoute que ce petit vaisseau portait des lettres par lesquelles les Egyptiens exhortaient les Phéniciens à se réjouir, parce qu'on avait retrouvé le Dieu Adonis qu'on pleurait. A Athènes, on célébrait les fêtes d'Adonis de cette manière. » Nous conviendrons que ces fêtes religieuses des anciens méritent l'attention d'un peuple dont l'esprit a beaucoup d'analogie avec celui des Athéniens; car ce peuple s'occupe encore des mêmes cérémonies à la même époque. « On pla-

çait dans plusieurs quartiers de la ville des représentations d'un jeune homme mort à la fleur de l'âge : les femmes, vêtues de deuil, venaient l'enlever pour en célébrer les funérailles, pleurant et chantant des airs funèbres. A Argos, les femmes pleuraient sur le corps d'Adonis, dans une chapelle attenante à celle de *Jupiter Sauveur*. On portait aussi dans des vases de terre du blé qu'on y avait semé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, de jeunes arbres, et des laitues; et l'on finissait par aller jeter ces jardins portatifs dans la mer, ou dans quelques fontaines. »

Suivant Firmicus, on montrait publiquement, sur le mannequin qui représentait le Dieu Adonis, la large plaie ensanglantée que lui avait faite le sanglier ; les dévotes de ce tems-là, mues d'un saint enthousiasme, se roulaient, et se livraient ainsi aux excès de la douleur la plus vive, en poussant des cris affreux. Les prêtres avaient soin d'entretenir ces superstitions, qui leur étaient favorables : pour prévenir le peuple de l'époque où il devait commencer les fêtes de deuil en l'honneur d'Adonis, ils avaient l'art de faire jeter, par des hommes associés à leurs mystères, ou de jeter eux-mêmes dans le fleuve une si grande quantité d'une certaine terre rouge, fort abondante dans les environs, que le fleuve prenait sur-le-champ une teinte couleur de sang. Par cette ruse, ils faisaient croire au peuple que la plaie faite à leur Dieu Adonis, par la dent meurtrière du sanglier, s'était rouverte, et que le sang qui en sorsait rougissait ainsi les eaux du fleuve : triste phénomène qui ne cessait qu'à la suite des prières publiques et des offrandes. Ce sont eux qui exposaient sur les eaux la corbeille mystérieuse dont nous avons parlé plus haut ; elle

annonçait la résurrection d'Adonis. A Syracuse, suivant Théocrite, les *femmes* alors se rendaient aux bords de la mer pour recevoir cette corbeille précieuse. *Cher Adonis*, ajoutaient-elles, *sois-nous propice*; *jette sur nous un regard favorable*; *reviens et apporte la joie parmi nous*. En Egypte, on fabriquait, tous les ans, à la même époque, une tête d'Osiris en papyrus, qu'on exposait sur les eaux du Nil, laquelle était poussée par les vents jusqu'à la mer, qui la conduisait, au bout de sept jours, à Byblos.

La gravure que l'on voit planche 71, représente la belle statue d'Adonis placée dans le Musée Napoléon. L'amant de Vénus est posé debout, dans l'attitude la plus tranquille; sa tête, doucement penchée, exprime la réflexion; il tient de la main droite une flèche, sans doute pour exprimer son goût pour la chasse. Ses formes sont celles de la jeunesse et de la beauté parfaite.

L'Amour, ou Cupidon.

L'Amour, ou Cupidon, fils de Vénus, est l'agent et le principe de la génération universelle, et l'origine de toutes nos affections; il présidait à la volupté. Les poètes font naître l'Amour de la beauté et lui donnent pour frère le Desir.

La beauté parfaite provoque naturellement le desir: aussi l'Amour est-il reconnu pour le fils de Vénus, sous les noms de *Pothos* et d'*Eros*; du moins c'est l'opinion d'Hésiode, lequel ajoute que l'Amour s'est uni au Chaos pour organiser la nature. Virgile a fait parler ainsi Vénus, qu'il considère comme la mère de la génération: *O mon fils! toi qui fais seul ma force et ma toute-puissance!* Aristo-

phane voit dans l'Amour le père de tous les êtres, et il le fait sortir de l'*œuf mystique*.

On plaçait l'Amour au nombre des huit Dieux que l'on honorait dans les mystères d'Osiris. Les noms des initiés, selon l'usage, étaient gravés sur une colonne élevée dans le temple en l'honneur d'Osiris, sortant de l'œuf sacré, et adoré sous le nom de *Phanès*. Platon en distinguait trois, dit M. Petit-Radel dans son excellent ouvrage sur le Musée Napoléon, tome 1er, page 147 : « L'Amour divin, occupé de la contemplation des beautés spirituelles ; le second, adonné aux plaisirs des sens ; le troisième, unissant ces deux extrêmes, accordait ensemble la nécessité des sens et l'empire de la raison. »

On représente l'Amour sous la figure d'un bel enfant toujours nu, avec des ailes couleur d'azur, mêlée d'or et de pourpre. On lui met quelquefois un bandeau sur les yeux, pour peindre son aveuglement. Abandonné à lui-même dès son enfance, il se fit un arc avec un morceau de bois de frêne, et des flèches avec des branches de cyprès. Avant d'attaquer les hommes, il se forma dans l'art de tirer de l'arc, et essaya ses traits sur les bêtes farouches ; il changea depuis ses armes pour d'autres, qui étaient d'or, et il avait soin de remplir son carquois de flèches ardentes. Ovide dit que les flèches de l'Amour sont de deux sortes ; les unes, dorées et fort pointues, allument ce feu intérieur que l'on appelle *amour* ; les autres, armées de plomb, détruisent ce même amour, ou le feu intérieur produit par la flèche dorée. Si l'Amour veut tourmenter quelqu'un, il lui enflamme le cœur avec la flèche dorée, pour une personne qu'il frappe de la flèche de plomb. Les Dieux

sont sujets à ses coups, ainsi que les mortels : de là vient que l'on regarde sa puissance comme supérieure à celle de toutes les autres divinités.

La planche 72, n° 1, nous fait voir la gravure d'un camée antique, représentant l'Amour sous les traits d'un jeune enfant ailé, jouant de la lyre, et monté sur un lion dont il contient la férocité. L'expression du sujet nous paraît parfaitement rendue par le caractère de l'animal et par le mouvement de sa gueule. La lyre que le fils de Vénus tient dans ses mains est le symbole de l'accord parfait. Elle désigne que l'harmonie règne dans l'univers par la puissance de l'Amour; qu'elle enflamme tout et vivifie tout; que rien ne pourrait exister sans un accord parfait dans les corps, comme dans les molécules qui les composent. C'est ainsi que l'Amour, réuni à l'Harmonie, acquiert une plus grande force, et devient le vainqueur des vainqueurs, et le maître du monde.

Au dessous de cette charmante allégorie, très-ordinairement figurée sur les monumens antiques, on voit sur la même planche, n° 2, un autre camée représentant l'Amour sous les traits d'un enfant; il tient d'une main son flambeau, et, de l'autre, la corne de la chèvre Amalthée, qui lui sert de vase à boire. Le troisième représente la force de l'Amour. On le voit briser, avec ses petites mains enfantines, et à l'aide d'un genou potelé, les foudres du grand Jupiter. Ce beau camée rend très-bien l'expression d'un ancien auteur, qui fait parler ainsi Vénus à son fils : *Mon fils, que je puis appeler toute ma force et la grandeur de mon pouvoir; mon fils, qui es seul capable de mé-*

priser les traits dont le père et le souverain maître des Dieux abattit l'orgueil de Typhée.

Les Jeux, les Ris, les Plaisirs et les Attraits étaient représentés, comme l'Amour, sous la figure de petits enfans ailés. Les anciens représentaient aussi l'Amour sous les traits d'un jeune adolescent, tel que celui dont on voit un beau torse au Musée Napoléon, gravé n° 1 sur la planche 73. La tête de cette statue est légèrement inclinée; une douce mélancolie est peinte sur son visage; la bouche, entr'ouverte, que lui a donnée le sculpteur, appelle le baiser de la beauté, et les contours arrondis et souples de son jeune corps donnent à cette statue la perfection des Grâces. M. Radel pense que cette parfaite image de l'Amour adolescent, dont nous ne possédons qu'un fragment, pourrait bien être de la main de Praxitèle : écoutons ce qu'il dit à ce sujet dans la savante description qu'il nous en a donnée. « Pline, en faisant le dénombrement des statues qui ornaient le portique d'Octavie, nomme leurs auteurs, et ajoute que le reste était l'ouvrage de Praxitèle. Il est probable qu'il comprenait, dans cette phrase collective, le chef-d'œuvre que nous expliquons ici. »

On voit sur la même planche 73, n° 2, à côté du beau torse que nous venons de décrire, la gravure d'une statue antique représentant l'Amour désarmé, et dans l'attitude d'un chasseur qui vient de tirer sa flèche en l'air. La troisième gravure, n° 3, même planche, représente *Antéros*, autre Amour que l'on oppose à Cupidon.

L'Ame.

L'Ame est l'intelligence secrète qui anime toute la

nature. L'Ame, la raison divine, le souffle ou le *spiritus*, avons-nous dit dans notre premier volume, est la réunion des molécules d'un corps organisé, qui, en portant au cerveau toute leur activité, lui donnent à la fois la vie et l'existence. Ce principe de l'existence ne meut un corps quelconque, que parce que toutes les parties qui la composent sont vivantes ; elle n'est que le mouvement naturellement combiné de la réunion harmonique de plusieurs parties bien organisées et nécessairement liées entr'elles, qui concourent à l'ensemble du corps, qui n'existerait pas sans elle.

Isis était l'image de l'âme du monde chez les Egyptiens. Les Grecs, qui croyaient à l'immortalité de l'âme, comme tous les peuples civilisés, l'ont représentée sous la forme d'un papillon ; ils l'appelaient *Psyché*, qu'ils ont réuni à l'Amour ; allégorie qui exprime que de l'union intime de l'intelligence, ou Psyché, avec l'agent actif de la nature, ou le principe de tout ordre, l'Amour, doit nécessairement naître l'harmonie universelle du monde ; ce qui est parfaitement exprimé dans le groupe antique que nous avons gravé planche 74, n°. 1. On y voit Cupidon et Psyché qui s'embrassent et se serrent tellement l'un contre l'autre, qu'ils ne forment plus qu'un seul et même corps.

Le poëme d'Apulée sur Cupidon et Psychée est une de ces inventions aimables propres à caractériser le génie des poètes anciens. On conserve à Paris, au Musée des Monumens Français, une collection de tableaux peints sur verre, représentant la fable de Cupidon et Psyché, mise en action, pour la première fois, par le célèbre Raphaël.

Ces chefs-d'œuvre, faits d'après les dessins de ce grand maître, ont été gravés plusieurs fois, et notamment par son élève, Marc-Antoine.

On connaît aussi une pâte antique sur laquelle on voit Platon assis dans son appartement, tenant un livre, et méditant à la vue d'une tête de mort sur laquelle est posé un papillon. Les Anciens croyaient que l'Amour avait le pouvoir de tourmenter les âmes. Nous voyons sur la planche 74, n° 2, un camée antique qui représente Psyché, ou l'Ame, renversée, dans l'attitude la plus douloureuse, et tourmentée par l'Amour, qui cherche à la brûler avec le flambeau qu'il tient à la main. Le camée suivant, n° 5, nous représente l'Amour qui perce l'Ame avec un trait qu'il vient de lui décocher.

Suivant les anciens, l'âme du monde est une double force active et progressive partagée entre le *feu*, la lumière ou l'*actif*, et le *froid*, l'humide, les ténèbres ou le *passif*. Cette force, toujours active, en se concentrant en elle-même, en devient plus puissante; alors elle produit intérieurement, comme lorsqu'elle arrive à un point déterminé elle s'exhale et produit au dehors; mais cette force puissante, en ramenant tout au centre commun, ou à la terre, y retrouve encore l'aliment qui lui est propre, et c'est alors qu'elle acquiert une force nouvelle, même dans ce qu'elle a détruit. Telle était l'opinion de l'Empereur Marc-Aurèle. Ecoutons cet Empereur philosophe, et respectons sa mémoire.

« Représente-toi sans cesse le monde, dit Marc-Aurèle,
» comme un seul animal composé d'une seule matière et
» d'une seule âme. Vois comment tout ce qui s'y passe est

» rapporté à un seul principe de sentiment, comment
» une seule impulsion y fait tout mouvoir, comment
» toutes ses productions y sont l'effet d'un concours de
» causes. Admire leur liaison et leur enchaînement. O uni-
» vers! ô nature! *tu es la source de tout, le dernier*
» *terme de tout.* Quelqu'un a dit : Chère ville de Cécrops!
» Pourquoi ne disait-on pas du monde : Chère ville du
» grand Jupiter? Une même sorte d'âme a été distribuée
» à tous les animaux sans raison, et un même esprit in-
» telligent à tous les êtres raisonnables, comme tous les
» corps terrestres ont une même matière terrestre, et
» comme tout ce qui voit et qui respire ne voit qu'une
» même lumière, ne reçoit et ne rend qu'un seul et même
» air. La lumière du Soleil est une, quoiqu'on la voie
» dipersée sur les murailles, sur les montagnes, sur mille
» objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle
» soit divisée en des milliers de corps particuliers. Il n'y
» a qu'une âme, quoiqu'elle soit divisée en une infinité
» de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y
» a qu'une âme intelligente, quoiqu'elle semble elle-même
» se partager. Nous sommes tous unis par une participa-
» tion commune à la même intelligence. Tu as oublié,
» ajoute-t-il, que l'esprit de chacun de nous est un Dieu
» émané de l'Être-Suprême. Comme les corps, après quel-
» que séjour, s'altèrent et se dissolvent, ce qui fait place à
» d'autres, de même les âmes, après leur séjour dans l'air,
» s'altèrent, s'enflamment en rentrant dans le sein fécond
» de la raison universelle. »

La raison de l'homme, suivant l'Empereur philosophe, est détachée de l'intelligence du grand Dieu qui la commu-

nique à chaque individu, pour être lui-même son guide. « C'est un écoulement, dit-il, de celle qui gouverne le » monde. Tous les hommes ont une portion de cette sub» stance divine. Toutes les âmes font partie du même élé» ment spirituel, comme toutes les mers appartiennent à » l'élément de l'eau. Une même raison les éclaire tous, » comme la lumière du Soleil éclaire la terre et les mers. »

C'est donc cette connaissance intime de la destruction et de la reproduction éternelle des choses qui a autorisé les philosophes anciens à dire que les âmes des morts pouvaient se purifier de leurs souillures par l'emploi des trois élémens, la *terre*, le *feu* et l'*eau*. Ce système a fourni trois espèces d'expiations ou de purgations usitées dans les sacrifices des anciens, par le moyen des torches allumées, de l'eau et de l'air. « Un beau vase étrusque de M. Hamilton nous offre le malheureux Oreste accroupi sur un autel, les mains liées derrière le dos, qui est purifié de son parricide par les *torches* des princesses. La purification de l'*eau* se pratiquait par l'aspersion de l'eau lustrale, ou par des bains pris dans les fontaines sacrées. Quant à celle de l'air, elle fut pratiquée par les Athéniens, qui, pour expier le suicide d'Erigone, occasionné par leur négligence, se balançaient avec des cordes pendant les fêtes appelées *alétides* ou *éories*. Ayant été ainsi purifiées, les âmes étaient reçues dans les *Champs Elysées*, le paradis des Grecs. Ils croyaient que l'âme sortait du corps par la bouche ; de là vient l'expression si commune : *Avoir l'âme sur les lèvres.* » C'est aussi par cette raison qu'au moment où un malade était près de mourir, ses parens ou ses amis s'approchaient le plus près de son visage, croyant recevoir son âme.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a cru, chez les Grecs, que des génies étatent chargés d'attacher les âmes aux corps, comme ils étaient chargés de les en détacher. Cette fonction était attribuée surtout à Proserpine et à Mercure, comme nous l'avons déjà fait connaître dans le cours de cet ouvrage, et comme le dit formellement Plutarque ; mais quoique ces fictions paraissent véritablement absurdes, on peut expliquer jusqu'à leur absurdité. Tout cela tient à la doctrine des anciens mystères, à la théorie des âmes, et à leur voyage à travers les sphères. Cette division de l'homme en deux substances, dont l'une est *matérielle* et l'autre serait *spirituelle*, est une invention théologique qui n'a pas laissé que d'affliger l'espèce humaine : les maux qu'elle a causés, ceux qu'elle causera peut-être encore, sont incalculables. Quelle est donc l'origine, quel fut l'abus de toutes ces fables ? Voici ce qu'en pense un critique habile dont nous transcrivons ici les propres expressions :

« Dans l'origine des langues, presque chaque mot est une » métaphore, et chaque phrase une allégorie. L'esprit sai- » sit à la fois le sens figuré et le sens propre ; le mot offre, » en même tems que l'idée, l'image analogue par laquelle » on l'avait exprimée. Mais par l'habitude d'employer un » mot dans un sens figuré, l'esprit finit par s'y arrêter » uniquement, par faire abstraction du premier sens ; et ce » sens, d'abord figuré, devient peu à peu le sens ordinaire » et propre du même mot.

» Les prêtres, qui conservèrent le premier langage allé- » gorique, l'employèrent avec le peuple qui ne pouvait » plus en saisir le véritable sens, et qui, accoutumé à » prendre les mots dans une seule acception, devenue leur

» acception propre, entendait je ne sais quelles fables absurdes, lorsque les mêmes expressions ne présentaient à l'esprit des prêtres qu'une vérité très-simple. Ils firent le même usage de leur écriture sacrée. Le peuple voyait des hommes, des animaux, des monstres, où les prêtres avaient voulu représenter un phénomène astronomique, un des faits de l'histoire de l'année.

» Ainsi, par exemple, les prêtres, dans leurs méditations, s'étaient presque partout créé le système métaphysique d'un grand tout, immense, éternel, dont tous les êtres n'étaient que les parties, dont tous les changemens observés dans l'univers n'étaient que les modifications diverses. Le ciel ne leur offrait que des groupes d'étoiles semés dans ces déserts immenses, que des planètes qui y décrivaient des mouvemens plus ou moins compliqués, et des phénomènes purement physiques, résultants des positions de ces astres divers. Ils imposaient des noms à ces peuples d'étoiles et à ces planètes, aux cercles mobiles ou fixes imaginés pour en représenter les positions et la marche apparente, pour en expliquer les phénomènes.

» Mais leur langage, leurs monumens, en exprimant pour eux ces monumens métaphysiques, ces vérités naturelles, offraient aux yeux du peuple les systèmes de la plus extravagante mythologie, devenaient pour lui le fondement des croyances les plus absurdes, des cultes les plus insensés, des pratiques les plus honteuses et les plus barbares.

» Telle est l'origine de presque toutes les religions connues, qu'ensuite l'hypocrisie ou l'extravagance de leurs

» inventeurs et de leurs prosélytes ont chargé de fables
» nouvelles.

» Ces castes s'emparèrent de l'éducation, pour façonner
» l'homme à supporter plus patiemment des chaînes iden-
» tifiées pour ainsi dire avec son existence, pour écarter
» de lui jusqu'à la possibilité du desir de les briser. Mais
» si l'on veut connaître jusqu'à quel point, même sans le
» secours des terreurs superstitieuses, ces institutions peu-
» vent porter leur pouvoir destructeur des facultés hu-
» maines, c'est sur la Chine qu'il faut un moment arrêter
» ses regards; sur ce peuple, qui semble n'avoir précédé
» les autres dans les sciences et les arts, que pour se voir
» effacer par eux tous; ce peuple, que la connaissance de
» l'artillerie n'a point empêché d'être conquis par des na-
» tions barbares; où les sciences, dont les nombreuses écoles
» sont ouvertes à tous les citoyens, conduisent seules à
» à toutes les dignités, et où cependant, soumises à d'ab-
» surdes préjugés, les sciences sont condamnées à une éter-
» nelle médiocrité; où enfin l'invention de l'imprimerie
» est demeurée entièrement inutile aux progrès de l'esprit
» humain.

» Des hommes, dont l'intérêt était de tromper, durent
» se dégoûter bientôt de la recherche de la vérité. Contents
» de la docilité des peuples, ils crurent n'avoir point besoin
» de nouveaux moyens pour s'en garantir la durée. Peu à
» peu ils oublièrent eux-mêmes une partie des vérités ca-
» chées sous leurs allégories; ils ne gardèrent de leur an-
» cienne science que ce qui était rigoureusement nécessaire
» pour conserver la confiance de leurs disciples; et ils
» finirent par être eux-mêmes la dupe de leurs propres
» fables. »

Pour terminer notre article sur l'âme, nous dirons qu'avant de déclarer l'âme immortelle, il aurait fallu dire ce que c'est que l'âme; si elle est distinguée du corps; si elle est matière; s'il existe autre chose que la matière; si la matière peut penser? Il aurait fallu examiner si le sentiment et la pensée produits en nous, et dont l'action se développe et s'affaiblit, suivant que nos organes se développent et s'altèrent, survivent au corps auquel leur exercice paraît intimement lié, et de l'organisation duquel, mise en harmonie avec le monde, ils semblent n'être qu'un effet; enfin si, après la mort, l'homme pense et sent plus qu'il ne faisait avant de naître. Ce serait, a dit un ancien, chercher ce que devient le principe harmonieux d'un instrument musical, quand l'instrument est brisé..... Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est qu'en analysant le dogme de l'immortalité de l'âme, il est démontré qu'il se fonde sur sa *matérialité* et sur l'*éternité de la matière*.

En effet, les anciens donnèrent au monde une grande âme et une intelligence immense, dont toutes les âmes et les intelligences particulières étaient émanées: *Igneus est ollis vigor et cœlestis origo* (Ænéide, lib. IV); cette âme était toute matérielle, puisqu'elle était formée de la substance pure du feu éther, ou de l'élément subtil, universellement répandu dans toutes les parties animées de la nature, et qui est la source du mouvement de toutes les sphères et de la vie des astres, aussi bien que celle des animaux terrestres. C'est de là que tous les animaux, en naissant, tirent leur vie. Cette vie, à la mort, se résout et rentre dans l'âme du grand Tout, et les débris des corps dans la matière terrestre.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DES TOMES II ET III.

A.

C.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

N.

R.

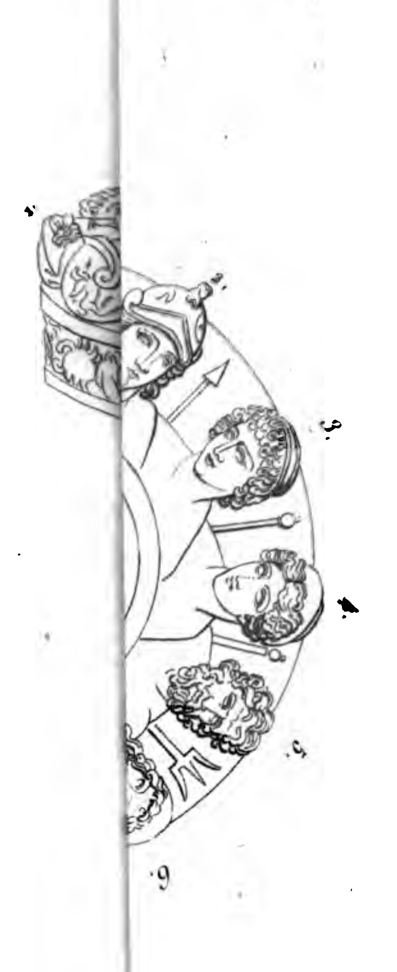
S.

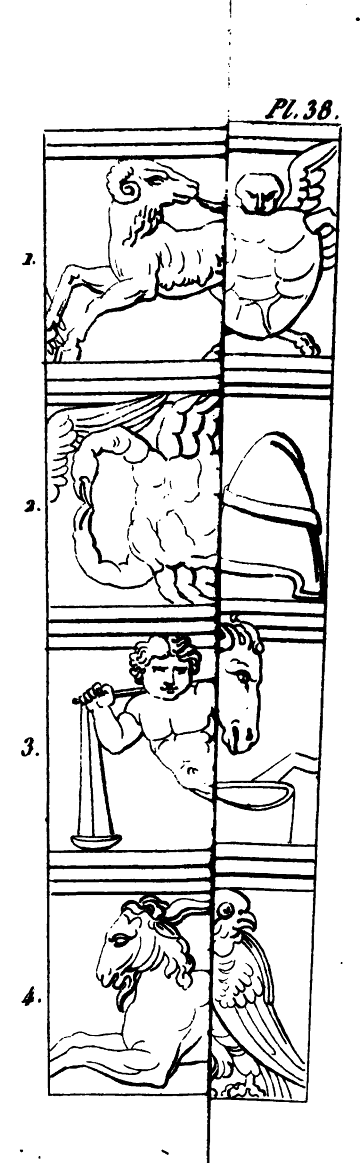
T.

V.

FIN DE LA TABLE.

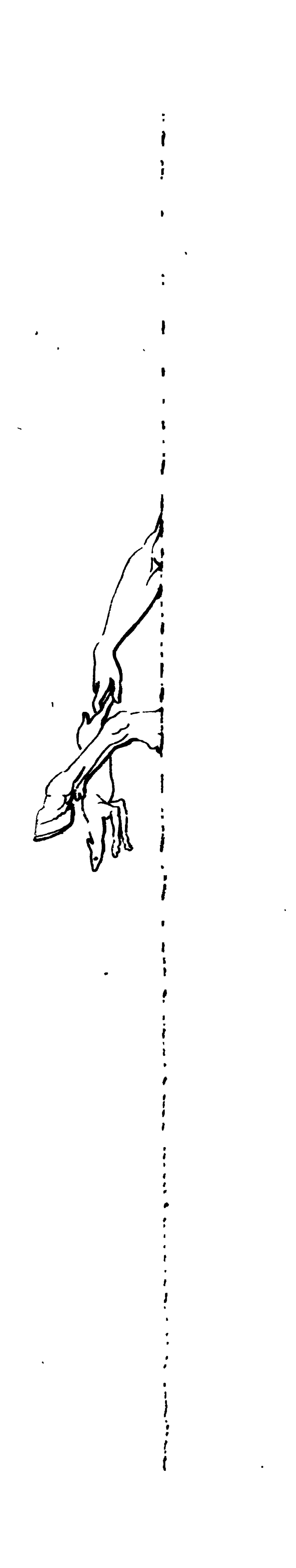
Pl. 3.




Pl. 38.
1.
2.
3.
4.



Nat





Jupiter Ammon.



Jupiter.

Pl. 4.



Jupiter.

Pl. 44.

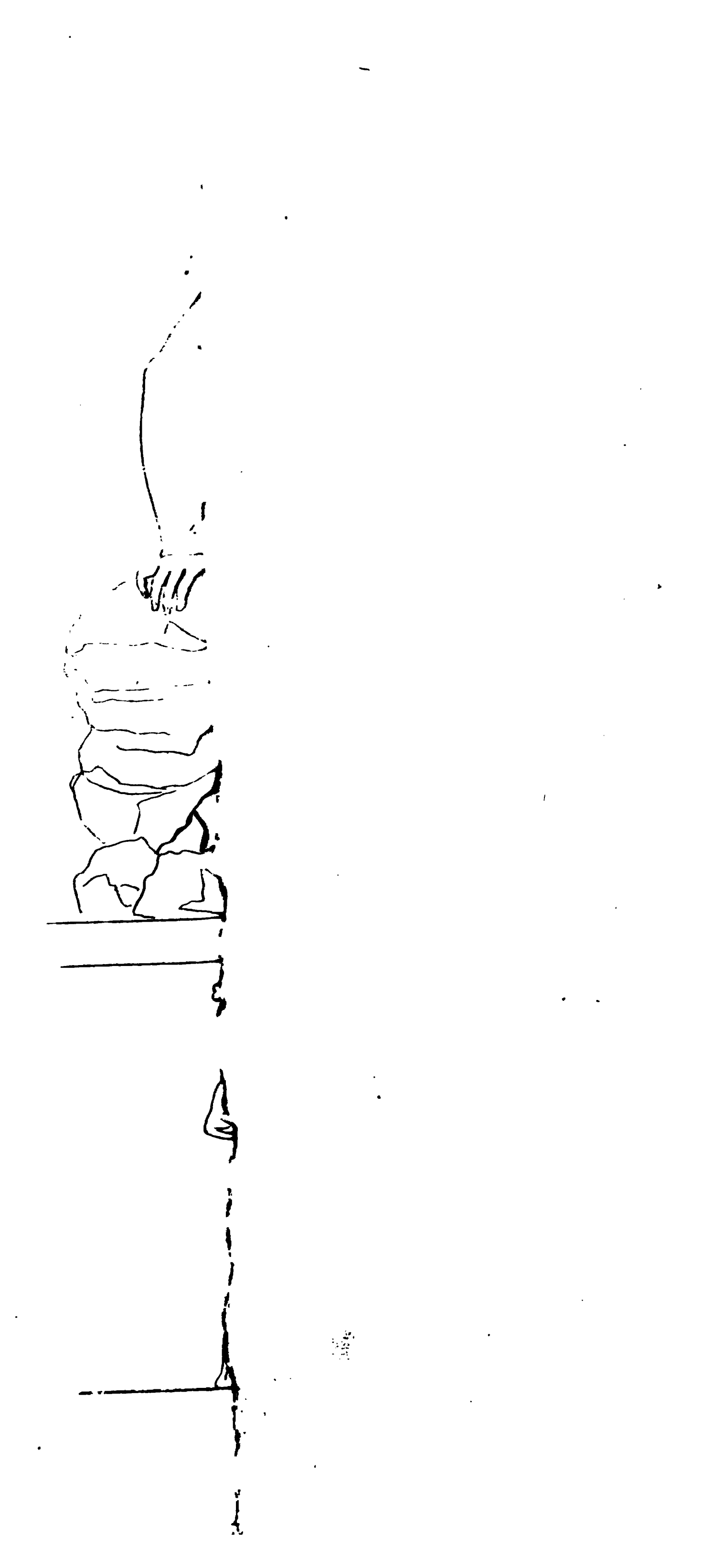


Minerve.

Pl. 4

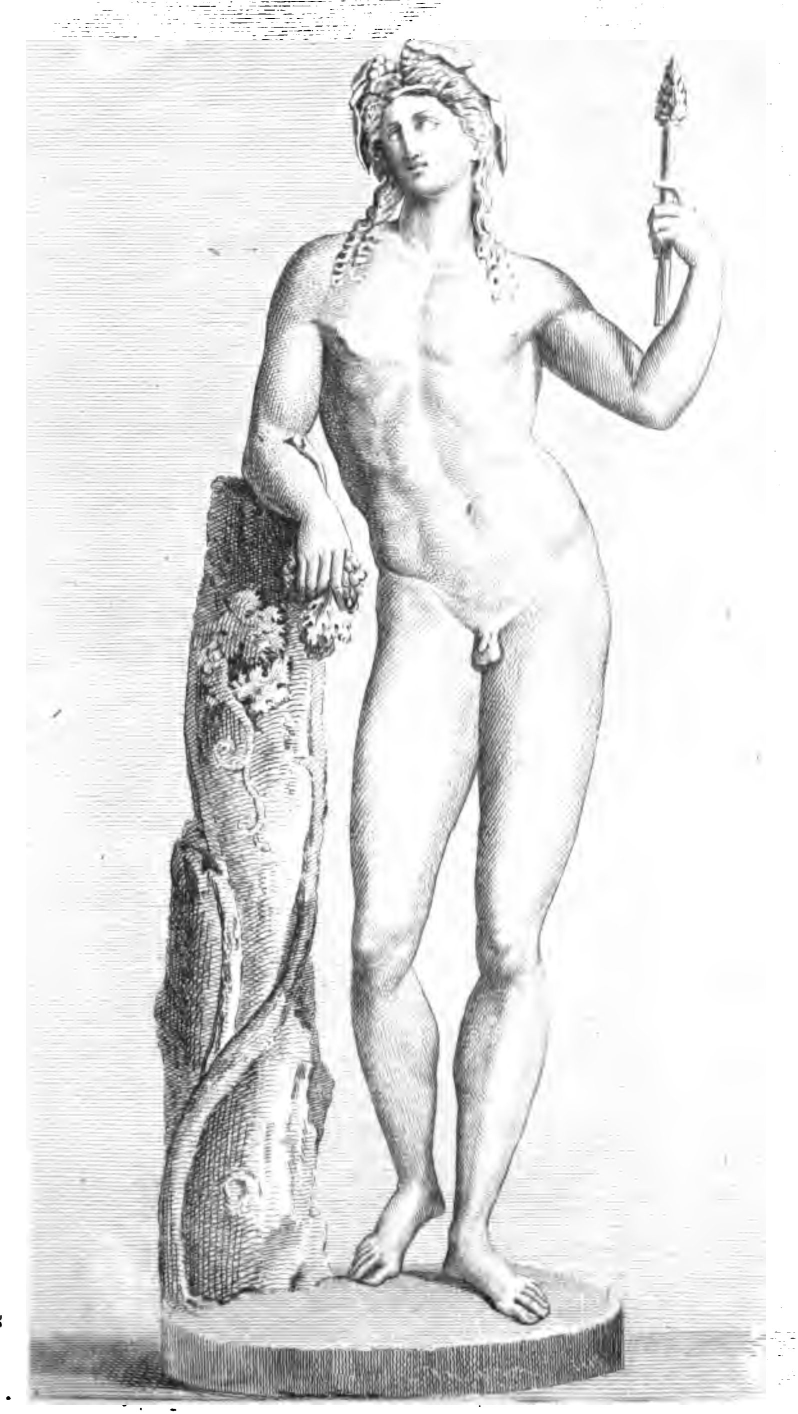


Junon.





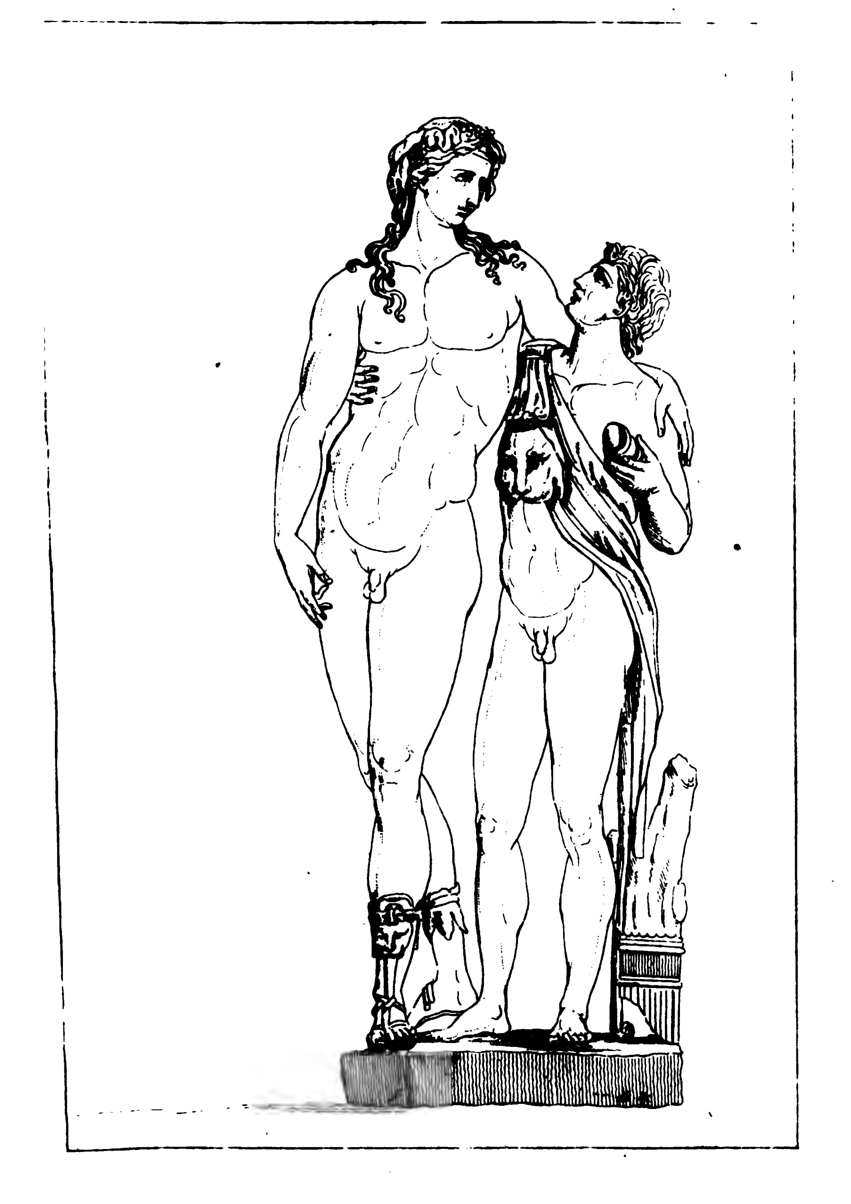
Bacchus Indien.



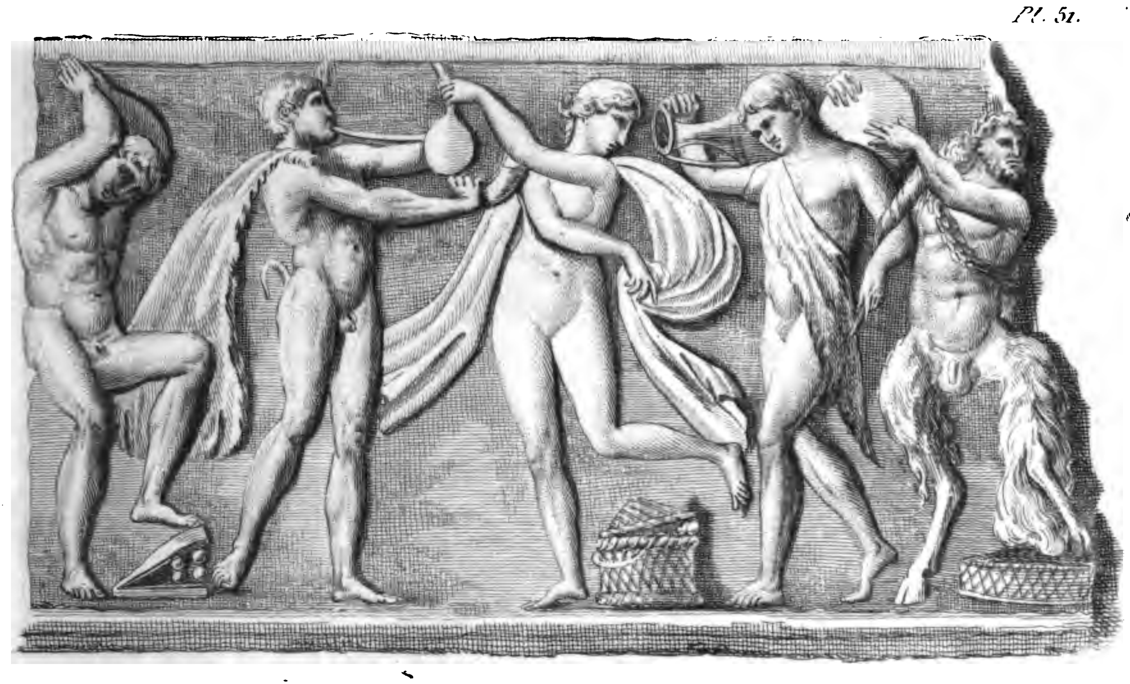
Bacchus.



Bacchus conduisant les Pléiades.



B[illegible]hus faisant l'éducation d'un Jeune Bacchant.



Fête en l'honneur de Bacchus.

Pl. 52.



Bacchantes dans l'ivresse.

Pl. 53.

Fête en l'honneur de Bacchus.

Pl. 54.



Bacchante.

Pl. 55.

Silène et son cortege.

Pl. 56.



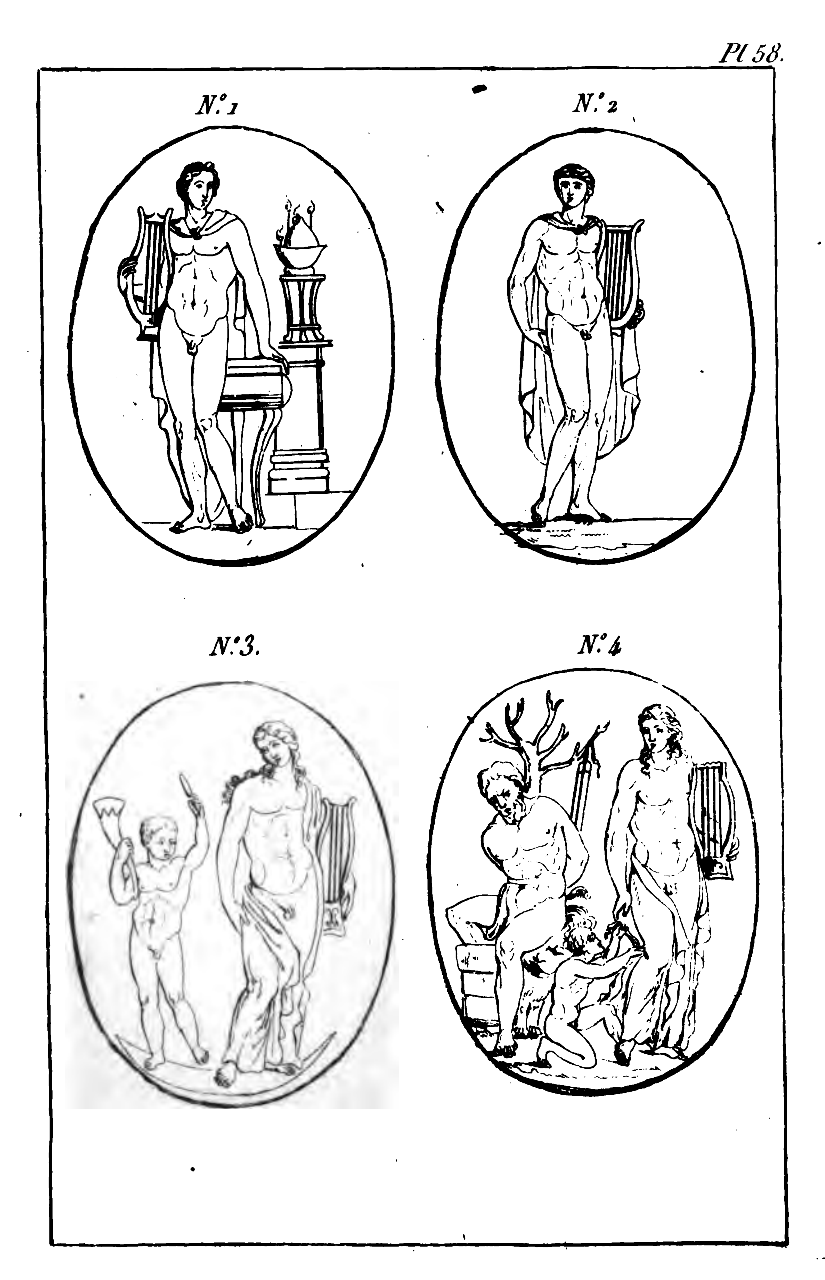
Silène.

1.

2.

Apollon.

Apollon Musagete.



Apollon.

Apollon Cœlispex.



Les Muses

Pl. 61.



Erato.

AÆDE

Pl. 62.

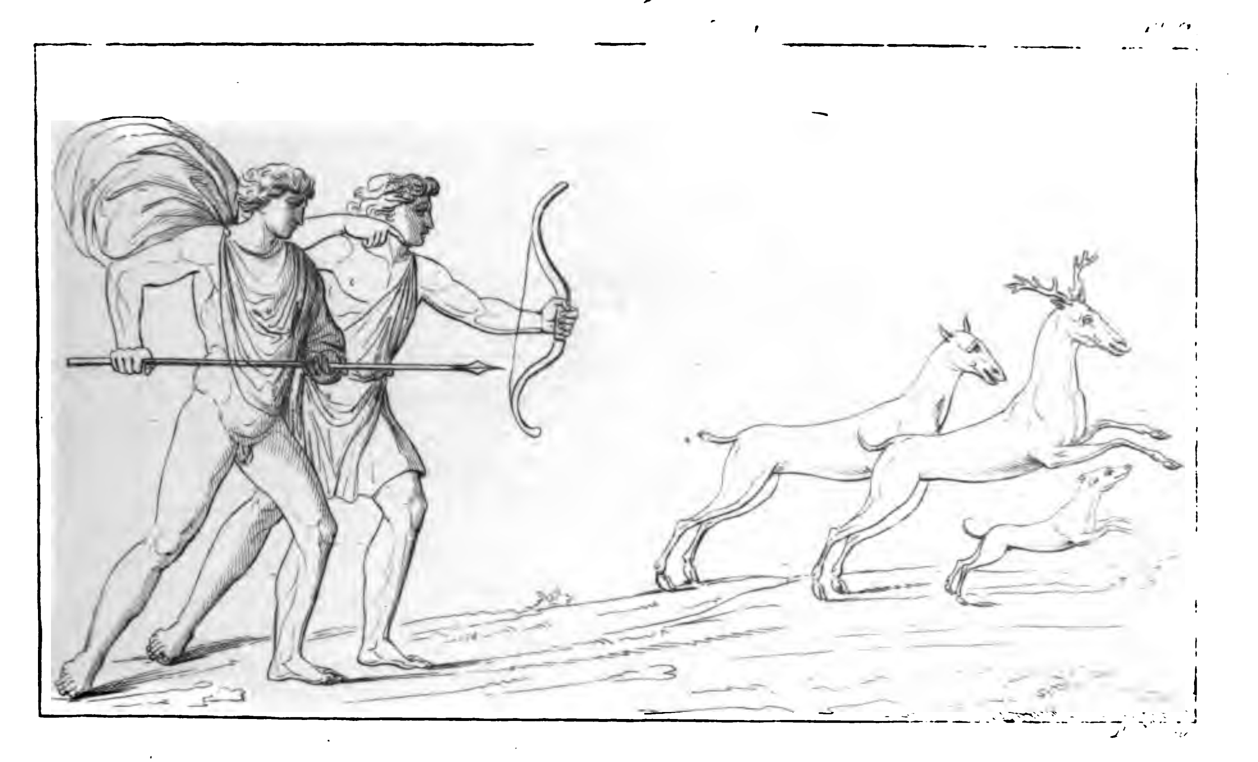


L. Guyot f.



Diane.

Acteon



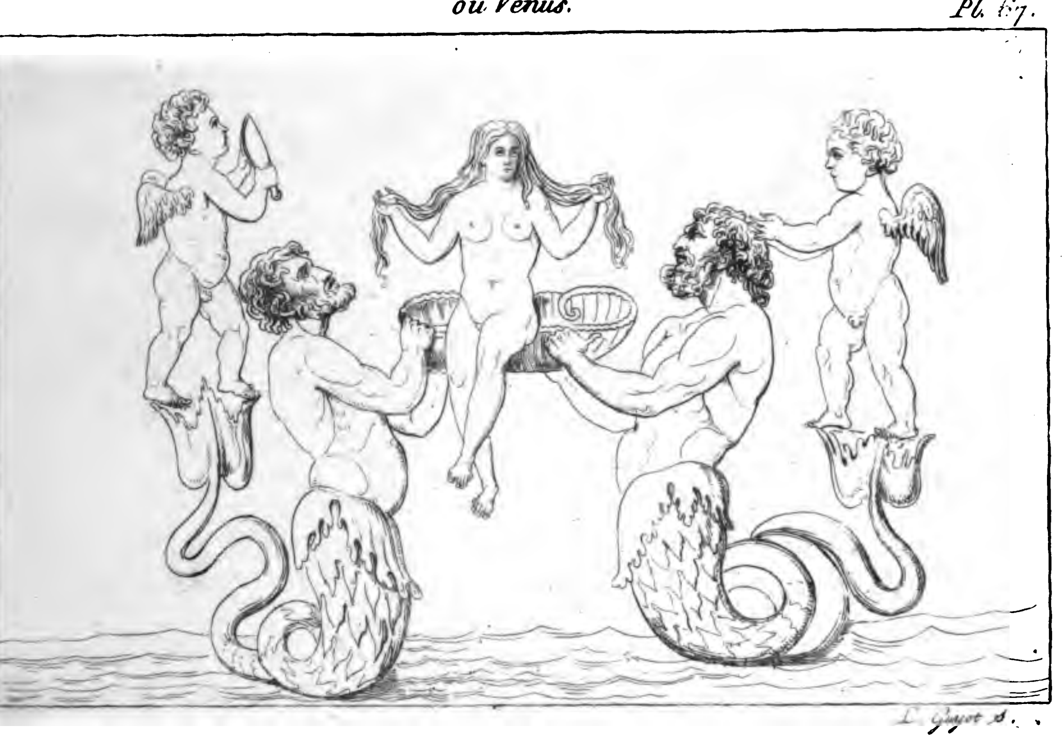
Diane d'Ephèse.



Marc-Aurele, sous les traits de Mars et Faustine.

Aphrodite.
ou Vénus.

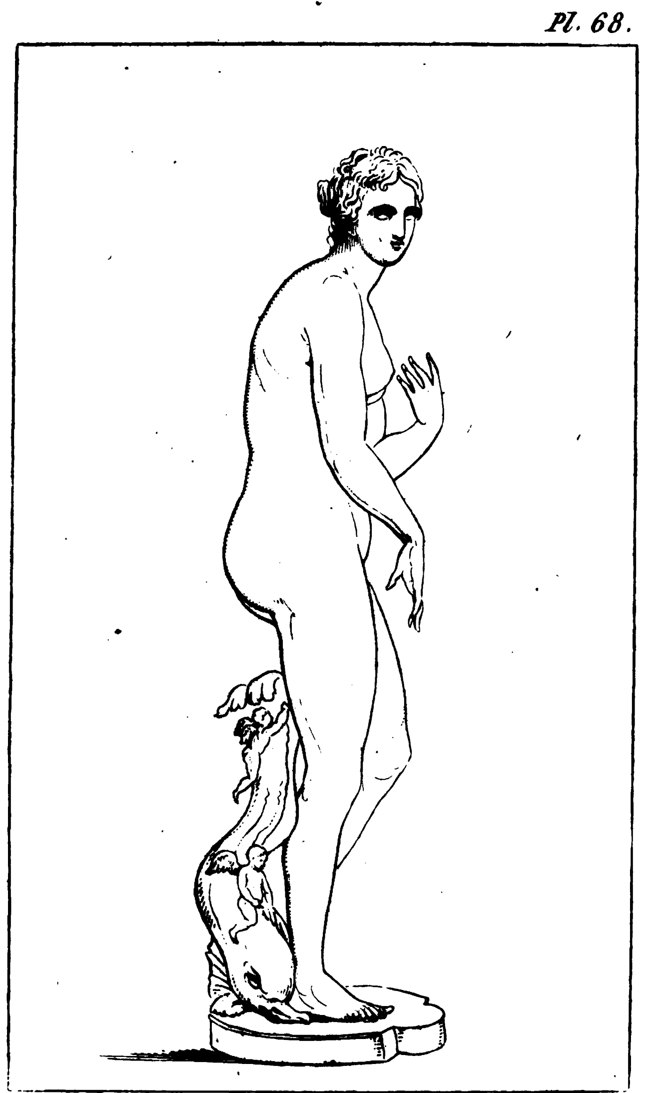
Pl. 67.



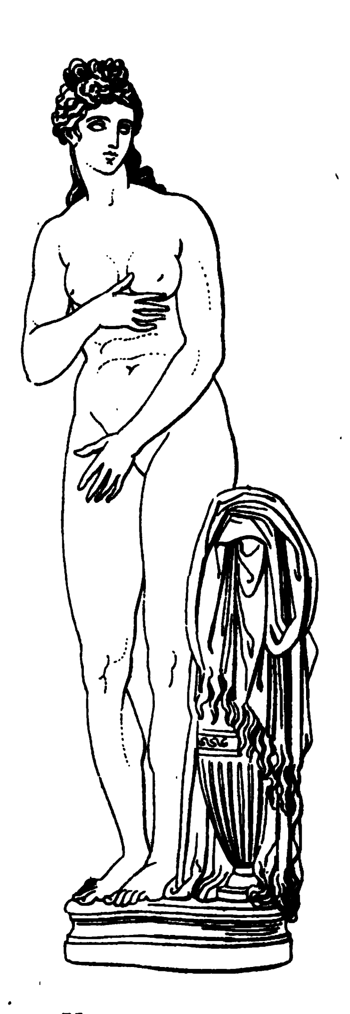
L. Guyot sc.

Venus
Anadyomene.

Pl. 68.



Guyot.



Vénus au Bain.



Vénus des Jardins.

Adonis.

Amour.



L. Guyot s.

L'Amour.

3. 1. 2.

L. Guyot sc.

L'Amour et Psyché

Symbole de l'Ame.

Pl. 74.

3.

1.

2.

Guyot s.



